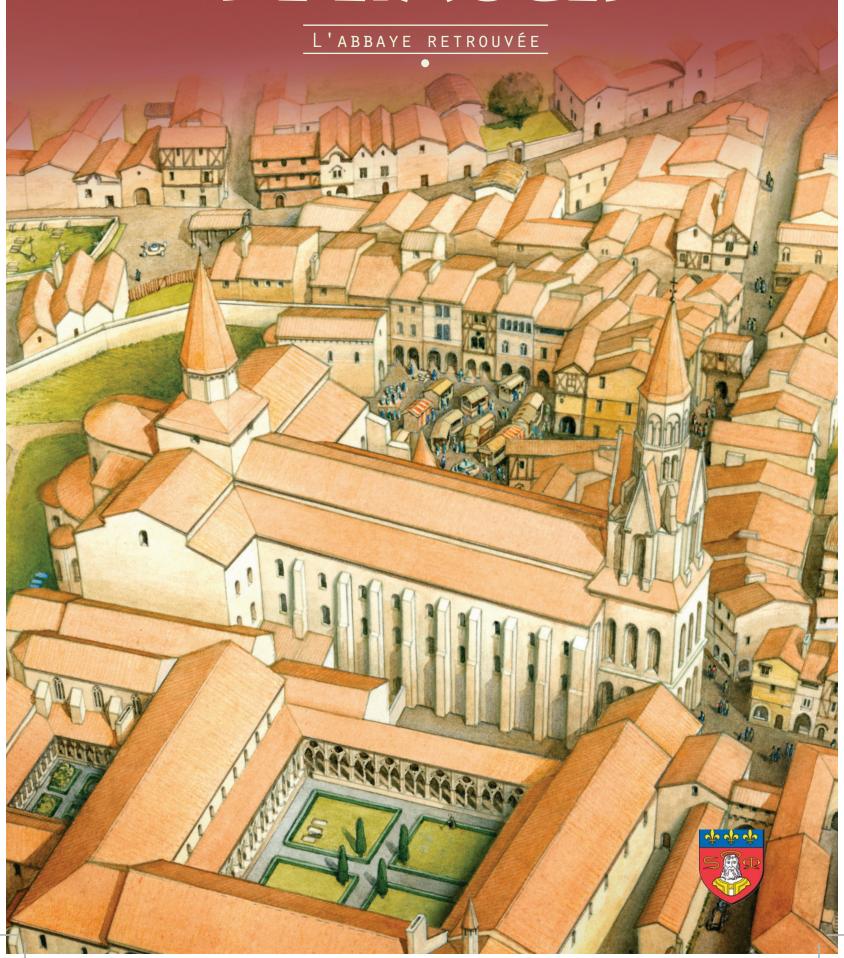
SAINT-MARTIAL DE LIMOGES







Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture

Organisation
ARTS DU FEU
ET INNOVATION
DÉSIGNÉE VILLE CRÉATIVE
DE L'UNESCO DEPUIS 2017





Fouilles effectuées de 1960 à 1974 et qui ont permis la création de la Crypte archéologique **①**Restes observés lors des travaux de construction du parking en 1968-69 **②** Fouilles récentes depuis 2006 **③**

PLACE DE LA RÉPUBLIQUE 17 SIÈCLES D'HISTOIRE



COMMENT A TRAVAILLÉ LE STUDIO DIFFÉREMMENT

'abbaye de Saint-Martial fut le cœur de la Limoges médiévale et l'un des moteurs de sa croissance. Elle a pourtant disparu du paysage urbain, même si on peut visiter une partie de ses fondations sous la place de la République depuis les fouilles des années 1960 et 70. Si les restes sont ténus, la documentation écrite est heureusement abondante et c'est ce très riche ensemble (chroniques, mémoires, études, articles...) qui nous a permis de comprendre l'histoire passionnante de ce site et d'esquisser des hypothèses visuelles. Les historiens spécialistes de la Limoges antique et médiévale (dont l'aide fut particulièrement précieuse et que nous remercions) ont regardé et corrigé ces esquisses, nous permettant de proposer un état de ce à quoi a pu ressembler Saint-Martial au cours des siècles. Un état, car la recherche continue et certaines hypothèses pourront être démenties par des fouilles futures et des découvertes nouvelles comme cela a déjà été le cas aux 19e et 20e siècles.

C'est ainsi que travaille notre équipe, composée d'illustrateurs, d'architectes et de rédacteurs spécialistes du patrimoine, de sa mise en valeur et de sa représentation. Notre travail s'appuie sur de grandes illustrations réalisées avec des techniques traditionnelles (dessin au crayon et rendu sur papier tendu à l'aquarelle) épaulées par un texte le plus rigoureux possible mais accessible à tous, pour un résultat que nous espérons fidèle et spectaculaire. Il doit aider à comprendre pourquoi et comment le site a évolué, et qui y vivait. Saint-Martial n'était pas seulement un monument impressionnant mais une communauté extrêmement active qui bâtit et rebâtit son cadre de vie et de travail avec des intentions bien précises que nous ne comprenons pas toujours mais que nous avons tenté dans les pages qui suivent de décrypter et d'expliquer au mieux.



LIMOGES, DÉJÀ « CRÉATIVE »

ÉMILE ROGER LOMBERTIE - MAIRE DE LIMOGES

Aujourd'hui, c'est un trou Place de la République. Un trou bâché qui attend - quand l'aménagement de la place sera terminé - de révéler à l'ensemble des Limougeauds qu'il abrita jadis l'une de ces aventures spirituelle, architecturale et commerciale qui firent florès au Moyen-Âge.

De cette aventure, qui débuta au IVe siècle, connut son apothéose au XIIe siècle, le début de son déclin à la fin du XIIIe, sa déchéance au XVIe et sa disparition aux XVIIIe et XIXe siècles, ne restent aujourd'hui que des fondations sur lesquelles s'interrogent archéologues et historiens, des vestiges sur lesquels naissent et se bâtissent les hypothèses qui seront peut-être un jour confirmées. Ou démenties.

Après Augustoritum et avant le siècle de la porcelaine ouvrière, c'est donc là que fut et rayonna Limoges. Entre les murs d'une crypte construite autour de la dépouille de saint Martial, noyau d'un premier, puis de plusieurs édifices religieux avant de culminer au sein d'une abbaye puissante, reconnue et respectée dans tout l'Occident chrétien, majestueuse, au carrefour des routes qui reliaient le couloir rhodanien à l'Atlantique.

Voilà pourquoi j'ai voulu ce fascicule, et qu'il soit diffusé largement dans l'ensemble des foyers limougeauds. L'abbaye Saint-Martial, c'est notre histoire, c'est un élément essentiel de l'ADN de Limoges. L'équipe à laquelle j'ai fait appel vous explique sa démarche en introduction. Cette démarche est rigoureuse, elle s'appuie sur des faits historiques avérés mais formule également des suppositions élaborées à partir d'indices par essence invérifiables. Du moins pour l'instant.

Cet ouvrage a nécessité de longs mois de recherche documentaire et de recoupements, de recueils de témoignages et d'entretiens avec des archéologues et historiens, de confrontation avec des spécialistes. Il ne prétend pas à la vérité absolue – si tant est qu'elle existe en histoire – mais nous montre que si Limoges a pu prétendre à la reconnaissance internationale avec le label « ville créative » de l'Unesco, c'est bien parce que son talent s'enracine dans une histoire prestigieuse.



DES FOUILLES HORS NORMES

1960-2016

n savait ce qu'on allait y trouver, on ne pouvait pas s'imaginer que ce serait si compliqué ... Rien de visible ne restait de l'ancienne abbaye de Saint-Martial, totalement arasée entre la Révolution et l'Empire. On retrouva bien, sans les chercher, quelques vestiges lors de la construction d'un théâtre à la fin des années 1830 puis lors du creusement de tranchées-abris en 1944 mais c'est le projet de création d'un parking souterrain place de la République qui permit à la Société archéologique et historique du Limousin d'entamer les premières fouilles en février 1960.

Elle le fit très exactement à l'endroit où, selon les anciens plans, les moines conservaient les reliques du premier évêque de Limoges. On découvrit donc, comme on s'y attendait, trois espaces souterrains ... mais pour le reste, la fouille et celles qui suivirent jusqu'en 1974 posèrent plus de questions qu'elles ne fournirent de réponses en raison de « l'hétérogénéité des modes de construction », de la « différence des niveaux des fondations », de « l'imbrication des maçonneries » et des « aménagements inconnus » (1).

Car on a construit et reconstruit là depuis les Romains et encore plus lorsque cet endroit devint le cœur d'une abbaye attirant de nombreux pèlerins. Résultat aujourd'hui : l'un des plus complexes jeux de reconstruction qui soit.

LES FOUILLES DE 1960 À 1974 (AMÉNAGÉES EN CRYPTE ARCHÉOLOGIQUE)

La principale découverte de la première campagne de fouilles (menée par Marie-Madeleine Gauthier et Jean Perrier) et la plus attendue fut dès mars 1960 celle de la crypte 1 où étaient conservés jusqu'en 1790 les restes de saint Martial. Problème : la présence d'une fosse profonde 2 creusée dans la roche, dont personne n'avait jamais entendu parler et dans laquelle on retrouva deux sarcophages ouverts. Plus à l'ouest, là où était le sarcophage dit de Tève le Duc 3 on découvrit des murs galloromains 4 et, au sud, une partie de la chapelle de l'Ange 6 datant du 13^e siècle. Cela permit déià l'aménagement d'une crypte archéologique de 1962

à 1966, l'une des toutes premières de ce type en France.

La découverte de sépultures en briques lors de la plantation d'arbres en bordure de la place en décembre 1963 entraîna une deuxième campagne de fouilles (Jean Perrier) jusqu'en juillet 1964 sur l'emplacement de la nef de la très ancienne église Saint-Pierre du Sépulcre construite vers 500, avec aussi la découverte de l'escalier qui rejoignait la chapelle de l'Ange .

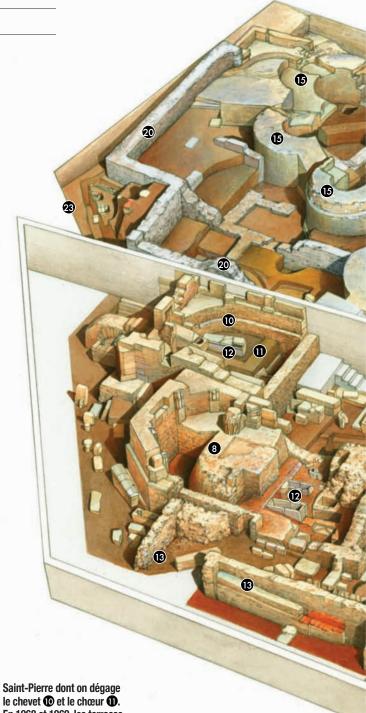
Troisième campagne de fouilles (Jean Perrier) l'été 1966 sur le site de la chapelle Saint-Benoît, son chœur ❸ et sa nef ❷ qui se poursuit l'été 1967 avec une quatrième campagne (toujours Jean Perrier) plus au sud, de nouveau dans l'église

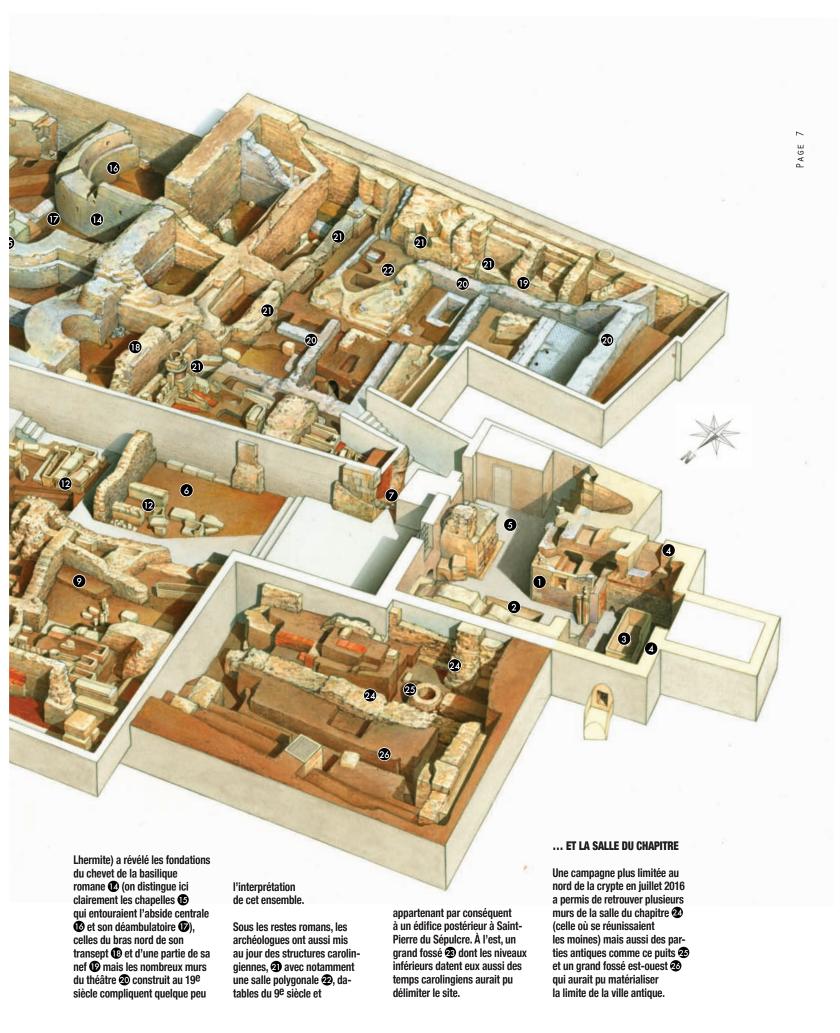
le chevet **(1)** et le chœur **(1)**. En 1968 et 1969, les terrassements nécessaires à la construction du parking détruisent d'innombrables vestiges mais sont heureusement suivis archéologiquement (Raymond Couraud, François July). Enfin, quatre campagnes de fouilles (Jacques Santrot en 1971, Pascal Texier et Guy Lintz en 1972, Guy Lintz en 1973 et 1974), sont destinées à terminer les explorations avant l'ouverture du site au public et permettent de découvrir plusieurs sépultures dans les deux édifices (2). On retrouve aussi en 1974 les fondations d'une partie

du cloître de l'infirmerie daté peut-être du 13º siècle. Si le parking a été ouvert au public en juillet 1969, la nouvelle crypte archéologique ne l'est, elle, qu'à partir de l'été 1975.

2015-2016 : LE CHEVET DE LA BASILIQUE ...

Cette grande campagne de fouilles menée au sud de la crypte par la société Éveha (sous la direction de Xavier





LIMOGES AU TEMPS DE MARTIAL

QUI ÉTAIT MARTIAL ET COMMENT A-T-IL ÉTÉ ENTERRÉ ?

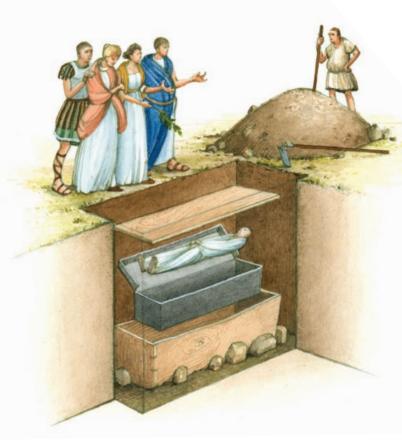
'est à cette époque que sept hommes, nommés évêques, furent envoyés pour prêcher dans les Gaules. Voici ceux qui furent envoyés : Gatien, évêque à Tours, Trophime à Arles, Paul à Narbonne, Saturnin à Toulouse, Denis à Paris, Austremoine en Auvergne et Martial à Limoges. »

Cet extrait de l'Histoire des Francs que Grégoire de Tours écrivit vers 580 est le plus ancien témoignage fiable sur notre Martial. L'« époque » dont parle Grégoire de Tours est la grande persécution antichrétienne qui eut lieu sous l'empereur romain Dèce, autour de 250. Dans un autre livre, Grégoire (qui était assez bien renseigné sur les affaires limousines puisqu'il était auvergnat et qu'il fut évêque de Tours) précise que « saint Martial, envoyé par les évêques de Rome, commença à prêcher dans la ville de Limoges. Auprès de sa sépulture sont enterrés deux prêtres qu'il avait amenés avec lui ».

Le fait qu'il ne soit pas mort en martyr mais « en confessant paisiblement le Seigneur » et d'autres indices font penser que Martial serait peut-être arrivé à Limoges un peu plus tard, après 313 et l'autorisation définitive du christianisme par l'empereur Constantin. En tout état de cause, il ne fait pas de doute que l'on vient se recueillir sur le tombeau du saint dès le 5e siècle, un tombeau dont la fouille dans les années 1960 a un peu éclairé les premiers temps du culte du saint mais aussi multiplié les questions.

Seuls éléments à peu près certains : Martial aurait été enterré dans un mausolée construit probablement pour une famille notable de la ville. Au fond d'une fosse profonde, les deux sarcophages retrouvés en 1960 sont particuliers : le plus étroit (attribué à saint Martial) était en fait à l'origine « soit un bassin de fontaine, soit un simple abreuvoir » (2). L'autre, nettement plus large (attribué aux compagnons de Martial: Alpinien et Austriclinien), a été creusé grossièrement, peut-être dans un « bloc de grand appareil prélevé sur quelque édifice antique » (3). Les deux sarcophages étaient recouverts de grosses dalles (dites orthostates car elles étaient posées verticalement) provenant d'un bâtiment romain.

Autant de signes que cette inhumation avait un caractère particulier : elle a demandé beaucoup d'efforts et a pu se faire dans une certaine discrétion « en dehors des nécropoles à incinération d'une population qui devait être, à cette époque, encore largement non christianisée » (4). Ce qui cadrerait bien avec une petite communauté chrétienne légale mais encore très minoritaire enterrant avec dévotion son chef défunt dans la propriété d'un de ses plus riches membres à l'écart de la ville.



L'INHUMATION EN FOSSE

Plusieurs sépultures en fosse, typiques de l'Antiquité tardive et des rites paléochrétiens, ont été retrouvées sur le site avec soit des sarcophages de pierre (comme dans la fosse de la crypte Saint-Martial), soit des cercueils en plomb et bois. Autres sépultures : des coffres « de tuiles et de briques protégeant dans certains cas un cercueil en bois » (5) mais aussi des inhumations en pleine terre.



LIMOGES

À LA FIN DE L'ANTIQUITÉ

Ce à quoi pouvait ressembler
Augustoritum (Limoges) dans
les derniers temps de l'empire
romain. Dans la ville romaine en
partie abandonnée, on reconnaît
encore le forum 1 le théâtre 2
l'amphithéâtre 3 les thermes
4 et le pont sur la Vienne 3
Leurs pierres servent déjà

à la construction des nouveaux bâtiments parfois disposés sur la trame orthogonale tracée au premier siècle mais qui commence néanmoins à se modifier. Premier signe de la future organisation urbaine du Moyen Âge, la concentration possible d'habitations à l'est dans ce qui deviendra la « Cité » (là où réside l'évêque), peutêtre protégées par un premier rempart non loin d'un vaste marais où coule le ruisseau

d'Enjoumard ①. Le site de la future abbaye de Saint-Martial est au nord-est de la ville romaine ① dans une zone auparavant habitée (on y a retrouvé des systèmes de chauffage et des murs) mais désertée ensuite et qui devient à partir du 4º siècle une nécropole avec des tombes et des mausolées ②.

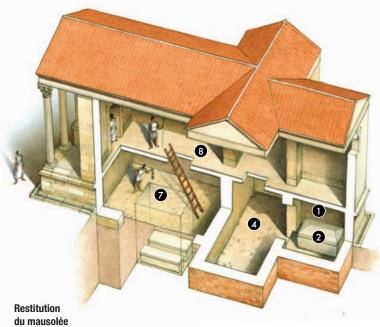


LES DÉBUTS DU CULTE DE MARTIAL

Du mausolée au sanctuaire

n a vu que ceux qui avaient descendu, peutêtre entre 3e et 4e siècles, les deux étranges sarcophages de granit au fond de la fosse de la crypte Saint-Martial s'étaient donné beaucoup de mal. Quelques temps plus tard, entre 4e et 6e siècles, ceux qui ouvrirent ces mêmes sarcophages avant de combler la fosse durent eux aussi effectuer un « ensemble de manipulations difficiles » puisque l'espace était réduit et que les couvercles de granit pesaient « près d'une tonne » (6). Des efforts qui pourraient correspondre à ce qu'on appelait une translatio, c'est-à-dire le transfert des restes d'un saint nécessité par les changements de la pratique religieuse.

Car les temps ont changé. Le christianisme discret et minoritaire des premiers temps est maintenant officiel et seul autorisé. Les fidèles ne veulent plus seulement savoir que le saint est enterré là, ils veulent pouvoir toucher son sarcophage pour profiter au mieux des vertus attribuées à ses reliques. Ce qui explique les transformations du mausolée à cette période pour l'adapter à ces demandes : un circuit est créé pour permettre aux fidéles locaux et aux pèlerins de faire leurs dévotions sans se marcher sur les pieds et ce qui n'était qu'un mausolée antique où reposait un évêque vénéré commence à devenir un sanctuaire.



Restitution du mausolée réaménagé

État révélé par les fouilles

LE MAUSOLÉE D'ORIGINE (ENTRE 3º ET 4º SIÈCLES ?)

Cela pourrait expliquer les bizarreries de construction : « la parcelle de terrain où fut aménagée la sépulture » de Martial aurait pu être « la propriété privée de quelque notable ou riche particulier converti qui aurait adjoint (...) son propre tombeau » (7) à celui de Martial et de ses compagnons. Ce premier mausolée déjà complexe aurait eu trois salles en sous-sol.

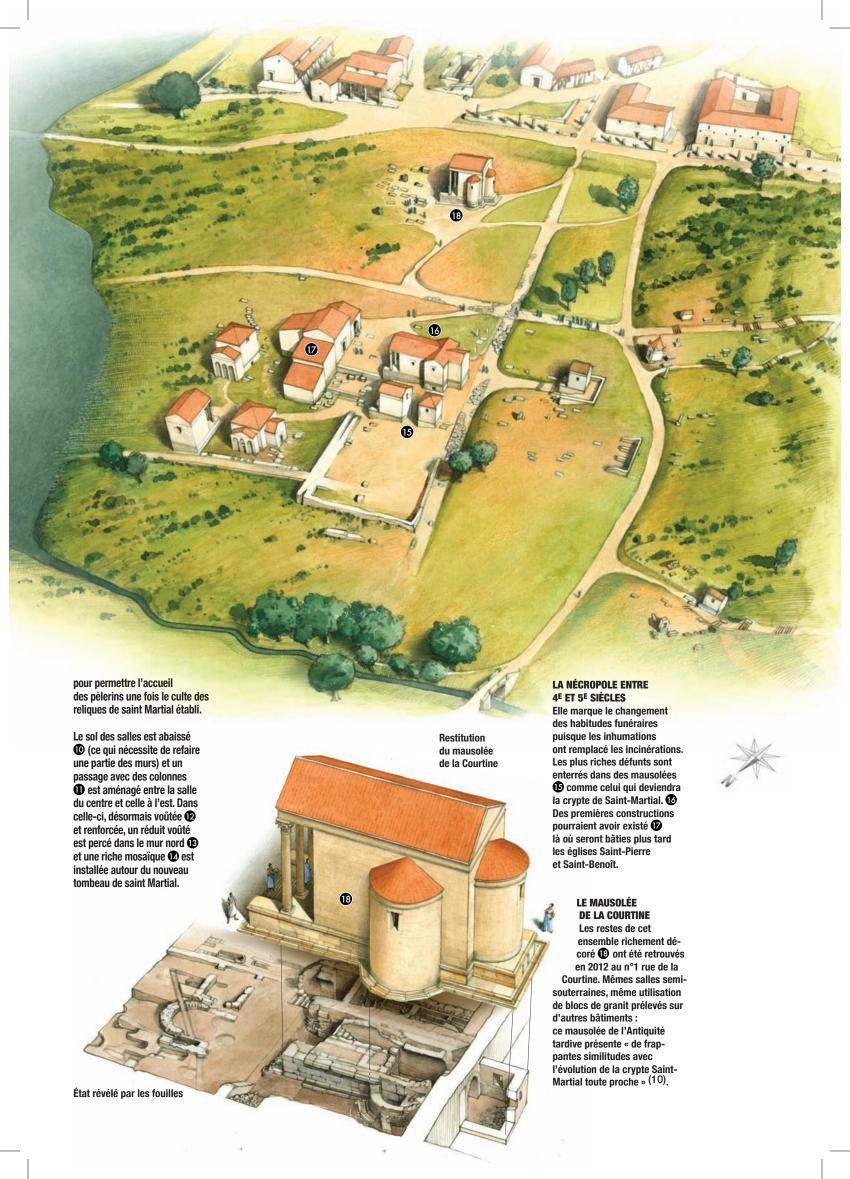
À part ses dimensions mentionnées sur les plans du 18^e siècle, on ne sait rien de la petite salle située à l'ouest 1 qui a été détruite lors de la construction du théâtre au 19^e siècle. C'est là en tout cas qu'était installé jusqu'à la Révolution (et déjà dès la fin de l'Antiquité? 2) le très grand sarcophage dit de Tève le Duc aujourd'hui conservé dans la salle 2 de la crypte archéologique. Au centre, dans une autre orientation, une « salle gallo-

romaine **4** appartenant à une construction inconnue, peut-être plusieurs fois remaniée » (8).

La salle à l'est fut construite « plus tardivement » (9) que celle du centre. Seul son mur nord ③ semble être d'origine. C'est là que fut découverte lors des fouilles de 1960 une fosse profonde avec deux sarcophages ouverts ④ sans qu'on soit sûr qu'ils aient été là à l'origine. ② Au dessus, un possible étage ③ pour les banquets et les cérémonies funéraires.

LE MAUSOLÉE RÉAMÉNAGÉ (ENTRE 4º ET 6º SIÈCLES ?)

Lorsque Grégoire de Tours visite les lieux à la fin du 6º siècle, il n'y voit pas la fosse retrouvée par les archéologues ③: les deux sarcophages de saint Martial et de ses compagnons sont à la surface du sol ②. Ce serait donc entre le 4º et le 6º siècles, peut-être en plusieurs étapes, que les salles auraient été aménagées



LA PREMIÈRE ÉGLISE

SAINT-PIERRE DU SÉPULCRE

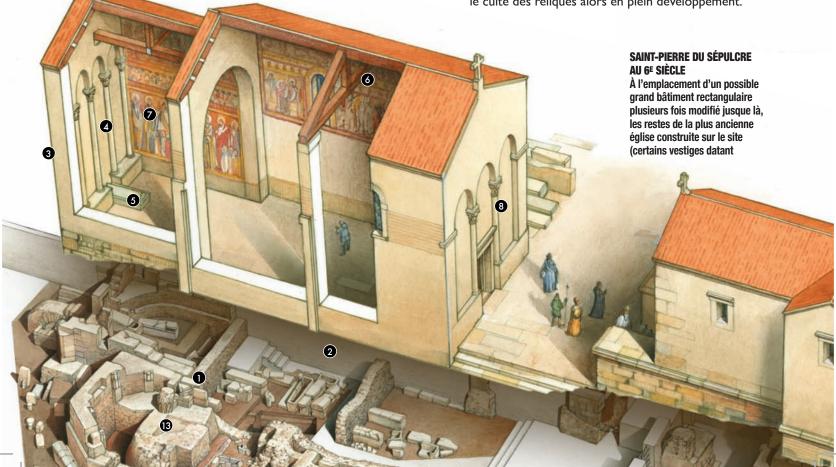
ans les diocèses, dans les paroisses, tout est négligé. Partout, l'on voit des églises dont le toit se dégrade et tombe, dont les portes sont arrachées, dont les gonds sont enlevés. L'entrée des basiliques est fermée avec des ronces et des épines, les troupeaux eux-mêmes, ô douleur! viennent se coucher au milieu des vestibules entre-ouverts et brouter l'herbe qui pousse autour des saints autels. » Ce tableau apocalyptique de la situation de l'Église aquitaine au moment de la disparition de l'Empire romain et des premiers temps des royaumes barbares est sans doute un

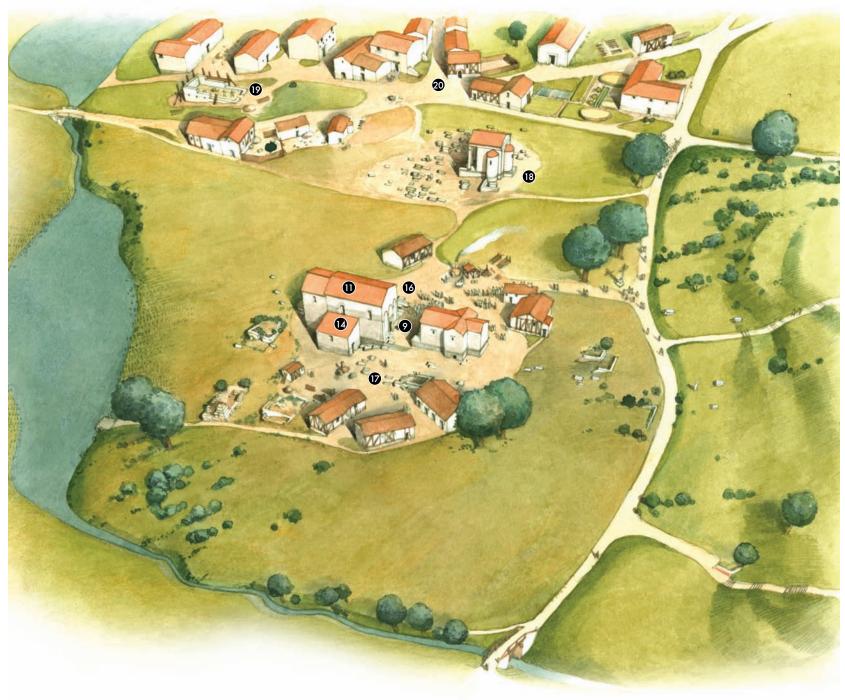
peu noirci. Mais son auteur, le poète puis évêque de Clermont Sidoine Apollinaire, nous apprend en tout cas dans la suite de ce texte que vers 475, Limoges, comme beaucoup d'autres villes du Sud-Ouest de la Gaule, n'a plus d'évêque depuis un certain temps.

Pour aller occuper ce poste vacant, Sidoine pense à son ami Rurice, un riche aristocrate de vieille famille romaine comme lui qui habite avec sa femme, cousine de Sidoine, dans les environs de Gourdon. Vers 485, Rurice devient évêque de Limoges (rien n'empêchant à l'époque les hommes mariés d'occuper ce genre de charges ecclésiastiques), le premier sur lequel on soit à peu près historiquement renseigné, à la différence

de son lointain prédécesseur Martial. Car Rurice a écrit, comme son ami Sidoine Apollinaire, beaucoup de lettres dont plus de 80 ont été conservées. Des lettres qui permettent de se faire une idée du personnage, peu intéressé par les vives luttes théologiques ou politiques de l'époque, mais soucieux de son diocèse. Il écrit ainsi un jour à un évêque gascon pour le remercier de lui avoir fait parvenir des colonnes et puis lui demander : « S'il y a moyen, je t'avoue qu'il m'en faudrait dix de plus ».

On sait en effet que Rurice « a été un évêque bâtisseur » (11). Et pas seulement lui mais aussi son petit-fils du même nom, qui lui succéda comme évêque de Limoges dans les années 530 et 540. Dans une épitaphe en vers consacrée aux deux Rurice, « fleurs nées d'une même tige », le poète Venance Fortunat, alors basé à Poitiers, écrit en effet : « Les vertus, l'esprit, le rang, les espérances, le nom et le sang, tout chez eux est pareil, tout contribue à rendre également illustres l'aïeul et le petit-fils. Chacun d'eux à son tour a bâti de ses mains pieuses un temple à son patron, celui-ci à Augustin, celui-là à Pierre. » L'église Saint-Pierre ici mentionnée pour la première fois est très probablement la première église bâtie justement à cette période devant le mausolée de saint Martial, une église funéraire selon un modèle qui se répand à cette époque pour organiser le culte des reliques alors en plein développement.





du 5^e siècle 1) ont été mis au jour à partir de 1963 et sont conservés dans la crypte archéologique 2. Plusieurs fois modifiée par la suite, l'église avait dans sa première version un chevet « de plan carré » (12) 3 décoré de colonnes 2. Ce décor encadrait un sarcophage



en calcaire (cretrouvé sur place) contenant une cuve en plomb dans laquelle se trouvait un deuxième sarcophage miniature (peut-être pour abriter

12

des reliques).
Le sol était en béton de tuileau (de la tuile finement broyée) et

Ni même

des reliques).
Le sol était en béton de tuileau (de la tuile finement broyée) et les murs en moellons. On peut imaginer aussi une charpente des murs peints ou nautre décor de colonnes d'autres églises du même type.

BEAUCOUP D'INCERTITUDES

On ne sait pas qui étaient les personnages dont les restes étaient honorés dans le « reliquaire monumental » au chevet de l'église. On ne sait pas non plus si et,

comment
l'église
Saint-Pierre
était reliée
au mausolée
de Martial :

le cas échéant,

esplanade

connexion directe ?

galerie ou connexion directe?

Ni même le nombre de nefs dans cette première église: nef unique ou (moins probablement) basilique à trois nefs ? Quant aux structures très anciennes et au sol de tuileau retrouvés sous la future église Saint-Benoît bâtie plus tard au nord, s'agissait-il d'une simple annexe ou de bas-côtés ?

LA NÉCROPOLE Du haut moyen âge

La construction de l'église Saint-Pierre face au mausolée marque une nouvelle phase dans l'histoire de la nécropole avec des inhumations (principalement en sarcophages de pierre) qui se concentrent au sud de ce nouvel ensemble 13 et se raréfient au nord où on peut imaginer une zone d'artisanat **①**. Autre nouveauté : des chapelles funéraires apparaissent en bordure de la nécropole comme celles à l'origine de Sainte-Marie de La Courtine 10 et peut-être de Saint-Pierre du Queyroix 10 . Vers La Courtine, peut-être aussi les premières habitations 20 à l'origine de la future agglomération du Château de Limoges.



LA BASILIQUE CAROLINGIENNE

LES DÉBUTS DE L'ABBAYE

ue savait-on de Martial ? Bien peu de choses, et c'est peut-être le manque d'informations et de témoignages sur le premier évêque de Limoges qui poussa peu à peu à enrichir sa légende et augmenter son prestige auprès des nombreux fidèles qui se pressaient sur sa tombe. On a un état de cette légende au 9e siècle dans un petit récit en latin appelé plus tard la Vita antiquior, c'est à dire la Vie (de saint Martial) la plus

ancienne. Selon ce texte, Martial n'a pas été
envoyé en Gaule vers 250, comme l'écrivait
Grégoire de Tours, mais aux tout premiers
temps du christianisme par saint Pierre
lui-même. En chemin, Martial, « ainsi
que le rapporte la tradition populaire »
(comme l'écrit prudemment le rédacteur anonyme), aurait ressuscité l'un
de ses deux compagnons grâce
au bâton donné par saint Pierre.

Arrivés à Limoges, les trois chrétiens auraient converti une jeune aristocrate, Valérie, ensuite tuée par son fiancé, furieux qu'elle refuse

désormais de l'épouser pour se consacrer à Dieu.

Il est significatif que cette première Vie de saint Martial ait été écrite en pleine renaissance carolingienne comme on a surnommé cette période où Charlemagne tente de recréer un empire dans la tradition romaine. Limoges est une des villes importantes de ce nouvel ensemble : pour preuve, c'est à Jocondiacum, un palais à quelque distance de la ville (aujourd'hui Le Palais-sur-Vienne), qu'aurait

été longtemps basé Louis, le fils aîné de l'empereur que celui-ci a couronné roi d'Aquitaine dès ses 3 ans en 781. Ce voisinage prestigieux n'est sans doute pas pour rien dans le développement du site de Saint-Martial à l'époque : une nouvelle église, la basilique du Sauveur, est construite à côté de Saint-Pierre du Sépulcre et une véritable abbaye se met en place, le tombeau du saint ne pouvant plus être gardé par une simple communauté de chanoines.

Trois dates importantes marquent ce développement, liées aux évènements politiques de l'époque et aux difficiles relations entre les descendants de Charlemagne. En 832, Louis, devenu empereur après la mort de Charlemagne, repasse à Limoges pour punir son fils Pépin et le priver de son royaume d'Aquitaine mais aussi peut-être pour y consacrer l'autel de la nouvelle basilique. En 848, un autre fils de Louis qui a récupéré le tiers occidental de l'empire, Charles le Chauve, y passe à son tour et accepte la demande des chanoines du tombeau de saint Martial qui deviennent des moines bénédictins et échappent ainsi à l'autorité de l'évêque. En 855 enfin, c'est le fils de Charles le Chauve, Charles l'Enfant, qui est couronné par précaution roi d'Aquitaine dans la nouvelle basilique alors qu'un de ses cousins vient de tenter de s'emparer de ce royaume. Sans oublier les Vikings qui s'attaquent à Limoges dès 845 et forcent à mettre les reliques de saint Martial un temps à l'abri à Solignac. Dans ce climat troublé, on ne s'étonnera pas que ce soit l'époque où mausolée, église Saint-Pierre et nouvelle basilique se soient entourés d'un fossé et que ce refuge ait commencé à devenir une agglomération.

CE QU'ON A RETROUVÉ

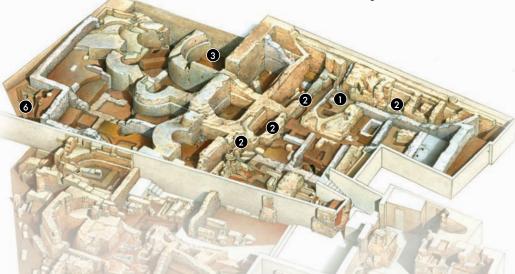
Sous les fondations de la grande basilique romane construite au 11^e siècle, les fouilles de 2015/2016 ont révélé des « traces antérieures » datant du 9e siècle : une structure polygonale avec deux ouvertures en forme de croix 1 et des murs sous la nef et dans le transept 2. Mais rien de clair sous le chevet car tout a été arasé pour la construction romane, seulement des irrégularités sous l'abside principale 3 qui laissent imaginer des structures antérieures pouvant avoir appartenu à la première basilique du Sauveur construite entre les règnes de Louis le Pieux (fils de Charlemagne) et de Charles le Chauve (petit-fils de Charlemagne).

SAINT-MARTIAL AU 9^E SIÈCLE et le mystère de la seconde église

L'époque carolingienne, pendant laquelle Limoges semble être une sorte de capitale du royaume d'Aquitaine, est une époque de grandes transformations à Saint-Martial. Première nouveauté:

l'arrêt des inhumations dans la nécropole vers la fin du 8º siècle, suivi par le début d'une véritable urbanisation 4 à partir du 9º siècle. Deuxième nouveauté : un grand fossé en eau 5 dont on a retrouvé une partie lors des fouilles 6, aurait pu enclore

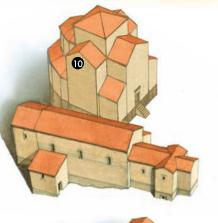
le site sur un périmètre d'une centaine de pieds autour de l'église Saint-Pierre 2 du mausolée de saint Martial 3 et de la possible nouvelle basilique carolingienne du Sauveur 2. Mais pourquoi ne pas avoir construit cette basilique au-dessus du mausolée de saint Martial, dans l'axe de celui-ci et de l'église Saint-Pierre ?





DE GRANDES INCERTITUDES Réponse possible : cette première basilique n'aurait pas été construite pour le culte de saint Martial mais pourrait avoir été la « chapelle royale »
to d'un « complexe palatial carolingien » (13).

En tout cas, la très petite surface fouillée jusqu'ici laisse beaucoup de latitude pour réfléchir à quoi aurait pu ressembler cette basilique (peut-être gérée par une autre communauté ?) entre sa construction au 9^e siècle et sa destruction au 11^e siècle pour laisser la place à la basilique romane.



N'ayant aucune idée de ses N'ayant aucune idee de ses limites, on peut tout aussi bien imaginer une église plus petite que la future église romane ou une très grande église ayant à peu près les mêmes proportions que celle figurée ici 1.





LE LANCEMENT DU CHANTIER (DÉBUT DU 11^E SIÈCLE)

C'est a priori en 1017 que l'abbé Geoffroy entame le chantier de la reconstruction de la basilique du Sauveur, l'un des premiers de ce type en France. Plusieurs facteurs peuvent expliquer le lancement de ce chantier majeur : dégâts importants causés à la basilique carolingienne par un incendie au 10^e siècle, afflux de pèlerins après le mal des ardents en 994 . (le transport et l'exposition des reliques de saint Martial dans une statue reliquaire en or ayant coïncidé avec la fin de cette épidémie provoquée par le seigle), vive concurrence avec l'abbaye de Saint-Jean d'Angély qui venait d'entrer en possession du « chef » (tête) de saint Jean-Baptiste, désir de promouvoir la théorie de

l'apostolicité de saint Martial ... de cérémonie. À titre La construction progresse vite d'hypothèse, ce chevet puisque dès 1028, l'abbé Odolric est représenté ici avec fait procéder à la dédicace du un niveau de moins 2 nouveau chevet par l'évêque que dans sa version finale, une voûte en cul de four 3 de Limoges, avec Adémar de Chabannes en et peut-être déjà un transept maître 4 et un bas-côté 5

le tout charpenté. Pour continuer à assurer les offices et l'accueil des pèlerins pendant les travaux, une partie de la basilique

carolingienne (ici en transparence)
a pu être conservée un temps puis démolie progressivement.
Le clocher-porche
est représenté ici (avec seulement deux étages) car

seulement deux étages) car ses fondations mal raccordées à la future nef romane semblent indiquer une construction antérieure à cette dernière. Le chevet de Saint-Pierre a été modifié ③. Avec un possible premier cloître

(ici en construction) (ici en construction)



L'ACHÈVEMENT (FIN DU 11^E SIÈCLE)

Dans les années 1040, les successeurs d'Odolric ont peut-être modifié l'élévation primitive du chevet et en tout cas achevé les parties orientales de la basilique entièrement voûté le bâtiment (un incendie signalé par les textes aux alentours de cette date aurait pu précipiter cette option), et prolongé la nef avec des bas-côtés et des tribunes.

En 1062, non sans remous, le vicomte fait passer l'abbaye sous l'autorité de l'abbé de Cluny qui nomme à la tête de Saint-Martial un nouvel abbé, Adémar de Laurière. Celui-ci est chargé d'adapter l'abbaye aux usages clunisiens

usages clunisiens et son très long abbatiat (jusqu'à sa mort en 1114) lui permet de terminer le chantier. Dès 1063, l'autel en marbre blanc de Narbonne, commandé une trentaine d'années plus tôt par Odolric, est installé. Ce qui restait de la première basilique carolingienne a pu être détruit à l'occasion de l'achèvement de la nef 🚯 jusqu'au clocher-porche 16. Les bâtiments conventuels ayant été endommagés par des incendies au milieu du siècle, notre vue imagine aussi un nouveau cloître plus grand pentouré d'un chapitre (b) (relié à la nouvelle chapelle

Saint-Benoît selon l'usage clunisien), d'une salle des moines et d'un réfectoire Le mausolée de saint Martial pourrait avoir été couvert par une construction plus

homogène ②.

Le mur extérieur
de l'abbaye est par
endroits transformé
en rempart avec
tours et portes ③
autour duquel
la ville continue
de se développer.



LA VILLE DOUBLE ...

AU TEMPS DES DEUX LIMOGES

u 10e à la fin du 18e siècle (jusqu'au 11 novembre 1792 pour être précis), il y eut Limougeauds et Limougeauds : on était peut-être de Limoges mais surtout de la Cité ou du Château (qu'on finit par simplement appeler la Ville). Entre l'une et l'autre, l'histoire, les traditions, l'organisation, les lois et même les mesures n'étaient pas les mêmes puisque par exemple la pinte contenait 1,19 litre côté Cité, 1,09 litre côté Ville ... La Cité était la Limoges créée à la fin de l'Antiquité pour rassembler les habitants en un lieu réduit et défendable bientôt gouverné par l'évêque. Le Château était la Limoges de Saint-Martial : le succès du sanctuaire, l'afflux des pèlerins firent du site une véritable ville à partir du 10e siècle qui dépassa rapidement la Cité en taille, population, puissance et richesse. Une ville tellement peuplée, puissante et riche qu'il y eut rapidement conflit pour savoir qui en était le maître ou seigneur (comme on le verra page suivante) entre l'abbé de Saint-Martial, le vicomte de Limoges qui avait bâti sa tour à cet endroit, les nombreux habitants regroupés en consulat (commune) qui finalement l'emportèrent. Côté Cité, on ne connut pas un tel développement et l'évêque put rester le seigneur jusqu'au bout malgré les contestations fréquentes de ses chanoines et des habitants. Des habitants de la Cité qui, du fait des choix politiques souvent malheureux de l'évêque, ne furent pas gâtés par l'histoire : attaques de leurs voisins du Château en 1019, 1089 et 1105 (année où brûlèrent toute la Cité et sa cathédrale), catastrophes de 1370 (siège, prise et dévastation par le Prince Noir durant la guerre de Cent Ans) et de 1589 (siège, prise et dévastation par le duc d'Épernon durant les guerres de Religion).

LA CITÉ ...

Dominant la Vienne dans cette vue au 11e siècle, la Cité est groupée autour de la cathédrale Saint-Étienne 1 dans sa version romane (dont ne restent aujourd'hui que la crypte et la base du clocher), voisine du baptistère Saint-Jean. 2 Elle est reliée à la rivière par le quartier de l'Abbessaille 3 autour de l'abbave des sœurs bénédictines de Notre-Dame de la Règle, sans doute fondée au 9e siècle, voisine du port au bois du Naveix. Le pont Saint-Étienne ne sera construit qu'au début du 13^e siècle.

... ET LE CHÂTEAU DE LIMOGES Le Château s'est constitué entre deux pôles déjà clos : à l'est l'abbaye de Saint-Martial ② (avec l'abbatiale ⑤ ici en reconstruction, les premiers

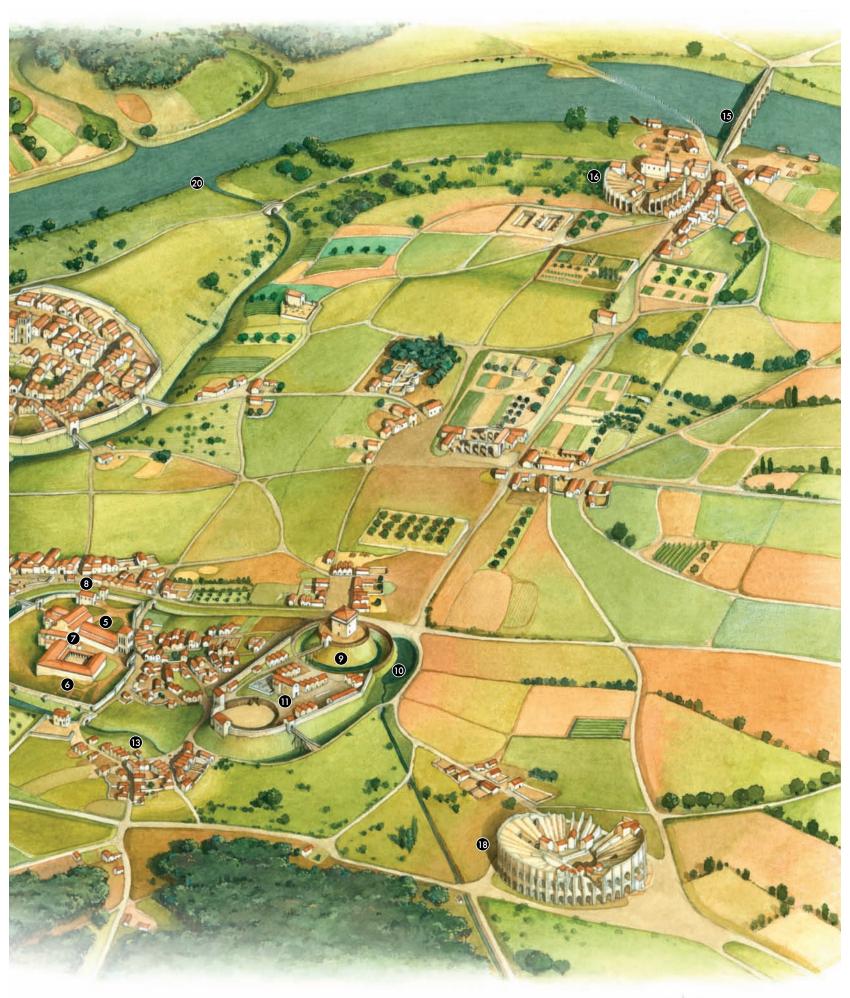
bâtiments conventuels 6 l'église Saint-Pierre du Sépulcre, la crypte **o** et la chapelle de La Courtine (8), à l'ouest la « motte vicomtale ② ». Celle-ci est alors une tour fortifiée appartenant au vicomte avant de devenir plus tard un élément des fortifications de l'agglomération. Tout proches, l'étang de La Motte 10 et une version ancienne de l'église de Saint-Michel des Lions (totalement rebâtie au 14^e siècle). La version ancienne de l'église Saint-Pierre du Queyroix 1 (qui veut dire le carrefour) sera elle englobée dans l'enceinte du Château au siècle suivant, de même que le quartier des Combes 🔞 avec le verger de l'abbaye 12.

Non compris dans les deux agglomérations : le pont Saint-Martial (5) qui est encore l'ancien pont romain (il sera reconstruit au début du 13^e siècle), à l'entrée duquel se trouvent quelques habitations et l'église de la Trinité, tout près des ruines de l'ancien théâtre (6), quelques autres abbayes comme Saint-Augustin (fondée dès le 6^e siècle par l'un des Rurice) ou Saint-Martin (fondée au 7^e siècle), l'ancien amphithéâtre romain (13) (aujourd'hui sous le jardin

d'Orsay) appelé les « Arènes » et qui sert de carrière pour les constructions neuves dont sans doute la basilique du Sauveur. Le ruisseau d'Enjoumard (P) qui a sa source au pied du Château vient ensuite servir de fossé à la Cité avant de se jeter dans la Vienne (P).

D

4





... ET SES QUATRE POUVOIRS

L'ÉVÊQUE, L'ABBÉ, LE VICOMTE ET LE CONSULAT

I y avait donc deux villes à Limoges et pour encore plus compliquer l'affaire, quatre pouvoirs : un dans la Cité, trois au Château.

Dans la Cité : l'évêque

Depuis la fin de l'Antiquité, l'évêque de Limoges dirige la Cité, petite bourgade fortifiée où se sont à l'époque réfugiés les habitants. Jusqu'au 9e siècle, il contrôle aussi le site voisin de Saint-Martial puis en est évincé au moment de la création de l'abbaye et n'aura ensuite que peu d'influence sur la nouvelle agglomération du Château, rapidement plus importante que sa Cité. L'évêque est donc moins fort à Limoges qu'en Limousin où il est seigneur de vastes biens et peut entretenir de forts liens avec la noblesse de la province dont sont d'ailleurs issus les chanoines de la cathédrale Saint-Étienne qui l'élisent. Le Limousin correspond d'ailleurs très exactement aux limites du territoire dont l'évêque est responsable : le diocèse de Limoges.

Au Château : l'abbé, le vicomte et le Consulat

C'est donc en 848, longtemps après l'évêque, qu'apparaît l'abbé qui dirige l'abbaye de Saint-Martial, ses moines et ses biens. Et qui est forcément un personnage important de la nouvelle agglomération du Château en formation entre son abbaye et la « motte vicomtale » (vers l'actuelle place de la Motte) que se fait construire au 10e siècle le vicomte de Limoges avec une tour en pierre qui défend le Château sur un côté difficile à protéger. Ce vicomte est à l'origine le délégué local du comte de Poitiers (et de Limoges) ce dernier étant devenu duc d'Aquitaine au milieu du 10e siècle. Doté de grands biens au sud de la ville, le vicomte finit par vouloir s'imposer lui aussi comme le pouvoir dominant à Limoges. Mais voici que surgit au 12e siècle, du fait de l'augmentation de la population au Château et de son enrichissement, le Consulat qui représente

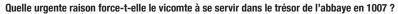
les habitants ... Une longue lutte commence entre ceux-ci, le vicomte et l'abbé qui ne sera définitivement tranchée qu'au début de la guerre de Cent Ans lorsque les bourgeois et leurs consuls finiront par obtenir la prééminence.

Plus haut : le duc, le roi, le pape

Les conflits entre ces quatre pouvoirs limougeauds étant la plupart du temps indécis, ils entraînent l'intervention de pouvoirs extérieurs chargés de trouver un compromis ou d'imposer une solution. Pouvoirs supérieurs eux-mêmes tentés d'ailleurs d'utiliser les rivalités locales au mieux de leurs intérêts plus larges et souvent contraires. Le pouvoir supérieur immédiat est le duc d'Aquitaine qui a autorité du sud de la Loire aux Pyrénées et qui est le protecteur naturel de l'abbé et des habitants du Château. À partir du milieu du 12e siècle, le duc étant désormais aussi roi d'Angleterre, Limoges et le Limousin deviennent l'un des multiples terrains de sa rivalité avec le roi de France. Pouvoir supérieur moins immédiat (Paris est plus loin que Poitiers ou Bordeaux), le roi de France est en effet, au-dessus du duc, le suzerain final des seigneurs limousins, et en premier lieu de l'évêque et du vicomte qui sont ses vassaux les plus fidèles. De plus en plus présent, particulièrement à partir du 13e siècle grâce à ses administrateurs, le roi finira au 14e siècle par favoriser les habitants. Pouvoir supérieur encore plus lointain, le pape intervient lors des conflits liés à l'abbé ou l'évêque, en favorisant plus souvent le premier que le second.

Les quatre pouvoirs locaux se sont alliés les uns avec les autres ou ont lutté les uns contre les autres avec l'aide des trois autorités supérieures dans à peu près toutes les configurations possibles et imaginables entre $10^{\rm e}$ et $14^{\rm e}$ siècles. Mais quelques grandes oppositions ont animé la chronique de la double ville, dont les trois principales sont ...







Pourquoi les habitants du Château de Limoges ont-ils chassé en 1202 l'abbé de Saint-Martial et ses moines ?

L'abbé contre l'évêque

Il s'agit ici de savoir qui a la prééminence ecclésiastique dans la double ville : l'évêque ou le sanctuaire honorant les restes du premier évêque ? D'abord soumis à d'autres autorités (l'abbé au vicomte, l'évêque aux autres grands seigneurs locaux), les deux prélats s'opposent dès qu'ils réussissent à prendre plus d'autonomie au cours du I le siècle. Le principal point de friction sera l'élection de l'évêque : l'abbé peut-il s'y opposer et imposer un candidat ? Exemple extrême avec le long conflit entre l'abbé Adémar et l'évêgue Humbaud : l'abbé Adémar réclame la révocation de l'évêque Humbaud, non seulement parce qu'il serait inculte et violent, mais surtout car il n'a pas été consulté pour son élection. Le pape Urbain II tranche en faveur d'Adémar en 1095 d'où l'élection du candidat de l'abbé en 1097 (le prieur de Saint-Martial Guillaume d'Huriel) ... qui se fait empoisonner en 1100. Mais lorsqu'un successeur d'Adémar,

se faire élire lui-même évêque en 1139, le pape devra mettre le holà. Évêque et abbé finiront ensuite par devenir alliés à la fois contre

l'abbé Amblard, ira jusqu'à vouloir

les grands (particulièrement lors des guerres entre Plantagenêts dans la deuxième moitié du 12^e siècle) et contre les habitants (en 1202, l'évêque excommunie les habitants du Château qui ont chassé l'abbé).

L'abbé contre le vicomte

Qui est le seigneur du Château de Limoges? L'abbé qui dirige l'abbaye à l'origine de son développement ou le vicomte qui incarne l'autorité civile supérieure en Limousin? L'abbé a l'avantage d'être basé sur place et de pouvoir fabriquer des preuves (comme la fausse donation du site qu'aurait signé l'empereur Louis le Pieux en 833). Le vicomte a l'avantage de pouvoir se permettre quelques voies de fait comme lorsqu'il vient prélever en 1007 « de grandes quantités d'or et d'argent » mais aussi une statue dorée d'archange dans le trésor de l'abbaye

pour payer la rançon demandée par les Normands qui avaient enlevé son épouse. Après une première période où le vicomte domine et fait nommer l'abbé (mais aussi l'évêque) qui lui convient, les deux pouvoirs s'équilibreront au 11e siècle, surtout après la vente de l'abbaye à l'ordre de Cluny en 1062 qui entérinera l'autonomie des moines et leur prééminence au Château.

Le vicomte et l'abbé contre les habitants

Le vicomte et l'abbé auront bientôt un adversaire commun : la population du Château de Limoges qui ne fait plus exactement ce qu'on veut qu'elle fasse. C'est d'abord l'abbé qui est en première ligne : en 1173, il demande aux habitants de payer la reconstruction de la muraille. Les habitants se révoltent, chassent même

Qui a empoisonné en 1100 l'évêque Guillaume d'Huriel, ancien prieur de Saint-Martial et protégé de l'abbé ?

en 1202 l'abbé et ses moines avant finalement d'obtenir en 1212 la gestion de la muraille. Le conflit entre le vicomte et les habitants du Château atteindra lui son paroxysme lors de la guerre de la Vicomté de 1261 à 1275 à l'issue de laquelle les habitants devront s'humilier et reconnaître la suzeraineté vicomtale sur le Château car ils ont choisi le mauvais protecteur, le roi d'Angleterre plutôt que le roi de France. Ce ne sera que partie remise : les bourgeois retrouveront leurs libertés urbaines et priveront définitivement le vicomte comme l'abbé de leur seigneurie entre 1365 et 1371 grâce à la protection pour une fois conjuguée du roi d'Angleterre puis du roi de France, tous deux en grand besoin d'argent du fait de la guerre de Cent Ans.

L'ÂGE D'OR DE L'ABBAYE

Du 11^E Au 13^E SIÈCLE, UN CENTRE RELIGIEUX ET CULTUREL MAJEUR

n a peu idée du prestige de l'abbaye de Saint-Martial au milieu du Moyen Âge. Le chroniqueur Geoffroy de Vigeois raconte ainsi que lorsqu'il fallut transporter depuis Narbonne la table d'autel en marbre de la nouvelle basilique, le seigneur de Capdenac,

en Rouergue, n'hésita pas à « abattre un pan de muraille » pour la faire passer. Un pan de muraille qu'il refusa ensuite de reconstruire : « il ne voulut plus, dès ce jour, faire relever ses murs, disant que la protection de saint Martial lui serait un bon rempart. »

Instituée au 9e siècle, l'abbaye connaît son âge d'or entre IIe et 13e siècles, lorsqu'elle compte près d'une centaine de moines et possède « un patrimoine immense, composé de biens fonds et de revenus divers, qui comporte plus de quatre-vingts prieurés » (14). Si l'abbaye se porte si bien, c'est que les reliques de saint Martial attirent à Limoges des foules de pèlerins. Ces pèlerins séjournent sur place, font des dépenses et expliquent à la fois le développement de l'industrie locale des métaux précieux et la croissance très rapide de

Ce rapide développement n'est pas exceptionnel à une époque où l'Europe occidentale est en plein essor, mais il n'aurait peut-être pas été aussi prononcé à Limoges sans l'importante opération de relations publiques entreprise

vers l'an mil, dominante vers 1200 par rapport à la Cité.

l'agglomération du Château, encore embryonnaire

au début du 11e siècle. L'évènement déclencheur semble avoir été la découverte d'une tête de saint Jean-Baptiste par les moines de Saint-Jean d'Angély en 1010 qui fait tout à coup de l'abbaye saintongeaise un nouveau centre majeur

de pèlerinage. Face à cette concurrence frontale, notre abbaye réagit en tentant d'officialiser l'apostolicité (le fait qu'il a été apôtre, c'est-à-dire qu'il ait connu et cotoyé le Christ) de saint Martial. C'est dans ce but qu'est rédigée ce qu'on a appelé la Vita prolixior, la Vie (de saint Martial) qui en dit plus, par comparaison avec la Vita antiquior, le récit encore très court et prudent du 9e siècle. La Vita prolixior enrichit en effet ce récit d'une foule de détails qui font

de Martial un juif ayant bien connu Jésus, cousin de saint Pierre, tout en développant l'histoire de Valérie (devenue sainte) et de son fiancé devenu lui un puissant duc romain. La deuxième phase de l'opération sera un peu plus difficile et Adémar de Chabannes, le moine chargé de cette tâche, y sacrifiera sa carrière : le 3 août 1029, il est violemment contredit en pleine cathédrale par un érudit moine piémontais, Benoît de Cluses. Humilié, il consacrera les années suivantes à composer un impressionnant dossier de faux qu'il laissera à Saint-Martial avant de partir en Terre Sainte où il mourra. C'est cet étonnant assemblage qui imposera paradoxalement peu après la thèse de l'apostolicité, et assurera ainsi le succès de l'abbaye au cours des siècles suivants.





Né dans la Marche près de Fursac, Adémar (vers 988-1034) a sans doute fait ses études à Saint-Martial sous la direction de son oncle le chantre Roger (dont on a conservé la pierre tombale). En 1010, il a une troublante vision nocturne dans l'abbaye (il voit le Christ en croix et en pleurs) avant de partir pour l'abbaye de Saint-Cybard à Angoulême d'où on le rappelle dans les années 1020 pour mettre au point la nouvelle liturgie confirmant l'apostolicité de saint Martial, cause à laquelle il consacrera toute la fin de sa carrière et qui l'a fait parfois juger sévèrement par les historiens à cause de sa production de faux. Mais, hors apostolicité, c'est un précieux chroniqueur (sans lui, on ne



saurait pas grand chose sur l'Aquitaine d'entre 8^e au 11^e siècles), un musicien d'avantgarde, un dessinateur créatif. Et un ardent défenseur, comme beaucoup de religieux de son temps, de la « paix de Dieu », cette limite légale que l'Église voulait imposer aux violences des seigneurs et chevaliers.

AU MILIEU DU 13^e siècle

Une dernière grande vague de constructions clot l'âge d'or de Saint-Martial: d'abord vers 1180 la restauration de l'abbatiale 1 touchée par un grand incendie, la pose d'un toit de plomb en 1199 et la construction de la chapelle Saint-Michel 2.
Puis à partir de 1210 la reconstruction des bâtiments conventuels en commençant par l'aile est jusqu'en 1224 avec la nouvelle chapelle Saint-Benoît 3 puis la maison abbatiale 4 les communs 6 les cuisines 6 et le magnifique réfectoire (premier bâtiment gothique « à la française » (15) en Limousin) sans doute dans les années 1230 et 40. Enfin le cloître lui-même 3 en 1248-49, qui est orné à l'intérieur de nombreuses grandes statues.

LE TEMPS DES MOINES

LES JOURNÉES BIEN REMPLIES DANS L'ABBAYE DU 13E SIÈCLE

Saint-Martial comme dans tous les autres monastères, la journée commençait au milieu de la nuit lorsque le sacristain (le grand maître de l'emploi du temps des moines) sonnait la cloche pour l'office nocturne après avoir vérifié l'heure en regardant les étoiles depuis le milieu du cloître. L'hiver, on pouvait ensuite se recoucher en attendant l'office de primes qui marquait l'aube. L'été, le temps manquait et les offices et célébrations s'enchaînaient presque sans discontinuer jusqu'à complies, le dernier office célébré juste après le coucher du soleil et juste avant le coucher des moines. Et le travail ? C'était justement le travail : prier pour tout un chacun, pour les moines vivants mais aussi les morts, pour les puissants et les faibles, pour toute la société environnante qui comblait l'abbaye de dons précisément pour cela. Toute personne ayant un peu de biens en léguait une partie aux moines à charge pour eux de nourrir les pauvres mais aussi de dire des messes en faveur du défunt qui verrait ainsi ses péchés plus facilement pardonnés. Ces messes, il fallait ensuite les dire et les chanter dans les quelques moments de la journée où la communauté n'était pas rassemblée. Le tout bien-sûr sans week-ends ni congés mais avec de très nombreux temps forts qui rythmaient l'année monastique comme la distribution des nouveaux vêtements à Noël et des nouveaux souliers le Jeudi Saint, les trois plats du repas de Pâques, la répartition annuelle des livres et les saignées au moins quatre fois par an qui permettaient de passer quelques jours au calme et sans obligations à l'infirmerie ...

L'ABBATIALE DU SAUVEUR

Le flux continu de pèlerins devait quelque peu perturber les journées des moines de Saint-Martial mais la circulation de ces visiteurs était très encadrée. L'abbatiale était ainsi ce que les spécialistes appellent une « église de pèlerinage », c'est-à-dire pensée en fonction des pèlerins. Ceux-ci, saisis dès leur entrée porte sud 1 par « l'ampleur exceptionnelle » (16) du transept 2 bâti pour les impressionner, suivaient son collatéral est 3 puis le déambulatoire du chevet et ses 5 chapelles 4 pour y vénérer les reliques du saint (sur l'autel de l'abbatiale **6**) et finalement rejoindre l'église Saint-Pierre 6 et le tombeau dans la crypte 7. Ce système de chevet avec déambulatoire était encore rare à l'époque de sa

construction au début
du 11e siècle. Au centre
de l'abbatiale, le chœur
liturgique ③ était le lieu des
principaux offices assurés par
les moines tandis que le reste
de la nef ② et le bas du clocherporche ⑥ étaient pour le public
venu y assister. Les autels ⑥
de chaque côté de la nef
servaient aux innombrables
messes privées en faveur
des défunts ou des pénitents
assurées par les moines.

LE GRAND CLOÎTRE

C'est là ② que les moines avaient l'habitude de lire, de converser (sans bruit) lors des rares moments autorisés, de prier et méditer. Centre de leur vie quotidienne, on trouvait tout autour : le dortoir ③ où les moines passaient leur courte nuit et où la règle de saint Benoît

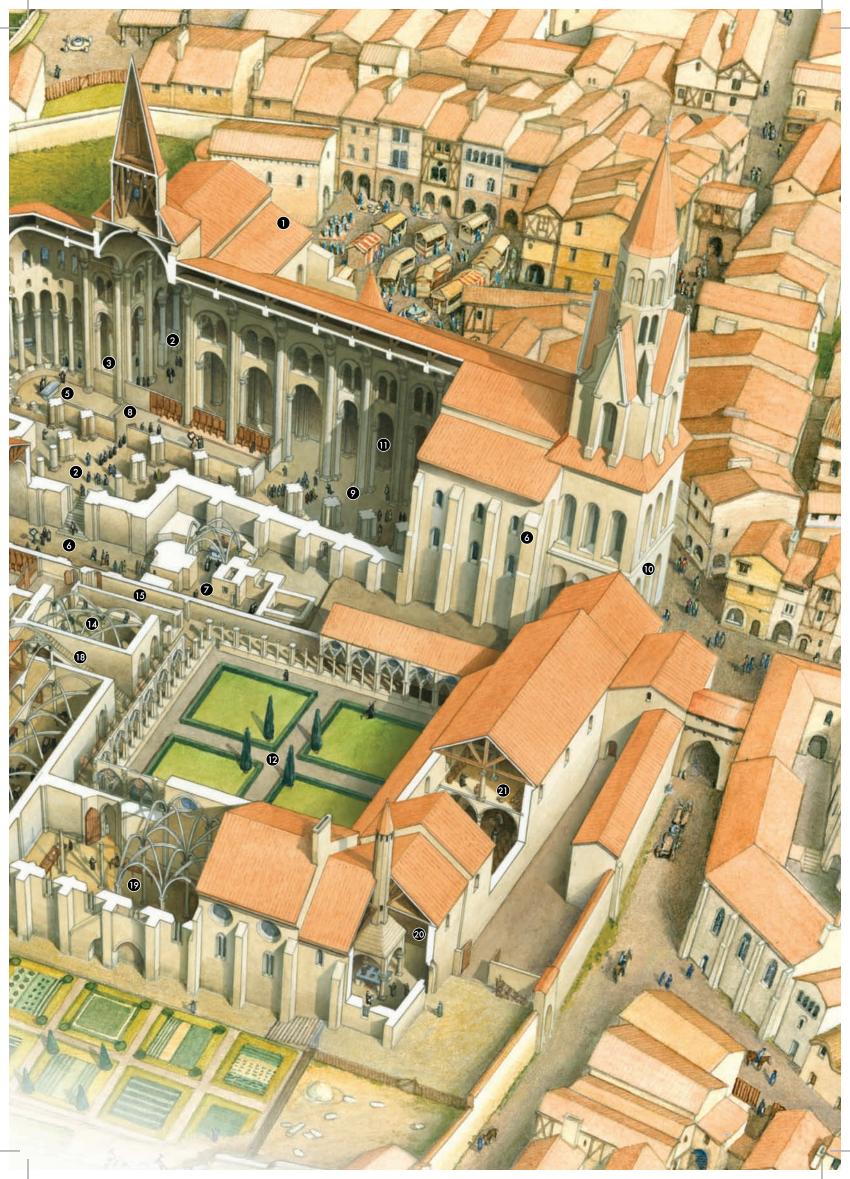
prévoyait qu'une « chandelle reste allumée jusqu'au matin », le chapitre ② (ou salle capitulaire) en dessous où ils discutaient des affaires de l'abbaye dans la matinée, un couloir ③ permettant d'accéder à la chapelle Saint-Benoît, ③ une salle des moines ③ pouvant servir de scriptorium, l'escalier ⑤ menant au dortoir, le réfectoire ⑤ où ils prenaient leurs repas en commun (un seul pendant la longue période de

jeûne qui va de septembre à Pâques), la cuisine et le cellier ②

LE PETIT CLOÎTRE

Il servait à l'infirmerie
et permettait d'assurer une vie monacale au ralenti aux moines malades ou venus effectuer leur saignée, jugée alors indispensable à une bonne santé.





VIVRE ET MOURIR À SAINT-MARTIAL

Du moinillon à l'abbé : Heurs et malheurs d'Isembert Escoblart

I peut arriver qu'un notable offre son fils à Dieu en le donnant au monastère » (17). Ce fut sans doute le cas pour Isembert Escoblart, l'un des fils du seigneur de Ruffec, aux confins du Berry, du Poitou et du Limousin qui, « dès sa jeunesse, fut moine de Saint-Martial » (18) puis finalement abbé de 1174 à sa mort en 1198. Vers le milieu du 12e siècle donc, les parents d'Isembert durent venir à Saint-Martial avec l'enfant qui resta à l'abbaye en compagnie de la demidouzaine d'autres petits moines qu'autorisaient alors les monastères de l'ordre de Cluny. Des enfants dont l'éducation était de très bon niveau (on les destinait aux plus hautes fonctions) et dont le rôle n'avait rien de négligeable, que ce soit dans les chants qui rythmaient toute la longue journée des moines ou dans les lectures comme celle faite chaque matin au chapitre : « Lorsque tous sont réunis, un enfant bien stylé se rend au pupitre pour faire la lecture. Sur un signe de l'abbé, il annonce la date du lendemain et les fêtes des saints mais aussi la phase de la lune et les anniversaires des frères défunts » (19).

Le chapitre était la réunion des moines autour de l'abbé. Il fallait bien ce long moment d'échange quotidien pour faire marcher une *machine* aussi complexe que Saint-Martial. Une tâche bientôt confiée à Isembert, lorsqu'après avoir fait la preuve de ses talents de gestionnaire au prieuré de Ruffec (une dépendance de Saint-Martial qu'il réussit à reconstruire « sans quêter les secours des autres églises » (20), il fut facilement élu abbé

LA CHAPELLE SAINT-BENOÎT

Lors de son enfance à l'abbaye, le petit Isembert dut souvent faire la lecture aux autres moines dans cette chapelle ① sans doute édifiée après le passage de l'abbaye dans l'ordre de Cluny à la fin du 11e siècle.

Reconstruite de 1220 à 1224 (avec une nouvelle abside ②), elle sert en effet de chapelle aux moines réunis dans le chapitre mais aussi à ceux séjournant à l'infirmerie voisine.

L'ÉGLISE SAINT-PIERRE

La plus ancienne église du site

est désormais insérée dans un complexe ensemble architectural reliant l'abbatiale aux bâtiments conventuels. Elle est le passage obligé des pèlerins 4 venus de l'abbatiale 5 et se rendant dans la crypte 3.

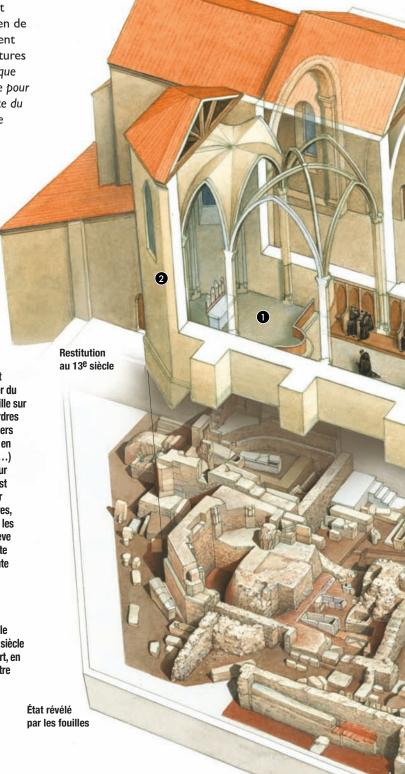
LA CRYPTE

Le sanctuaire souterrain est sous la garde du « chevecier du sépulcre », un moine qui veille sur les reliques et a sous ses ordres un gardien rémunéré 4 deniers par mois plus les offrandes en nature (pain, blé, vin, œufs ...) déposées par les pèlerins sur le tombeau du saint 7. C'est peut-être là que vint mourir Isembert sur un lit de cendres. comme le faisaient souvent les abbés. Le tombeau dit de Tève le Duc 8 (le fiancé de sainte Valérie) remplit presque toute la troisième salle.

LA CHAPELLE DE L'ANGE GARDIEN

À l'angle du transept ② , elle a été bâtie au début du 13^e siècle par le successeur d'Isembert, en style gothique. C'est peut-être là qu'étaient conservés les précieux livres de l'abbaye.

de la puissante abbaye par les moines et représentants des monastères dépendants. Abbé, Isembert eut bien besoin de ses talents de gestionnaire : malgré le vol du riche trésor de Saint-Martial par Henri le Jeune, frère de Richard Cœur de Lion, il réussit à redresser les finances de l'abbaye, bâtir une infirmerie « avec une magnificence vraiment royale » et même se montrer particulièrement généreux avec les pauvres.



Pour gérer ce qui était alors la première entreprise de Limoges, Isembert, comme les autres abbés, ne gouvernait pas seul mais était aidé par une bonne trentaine de moines titulaires de ce qu'on appelait les offices claustraux. Le plus important d'entre eux était le prieur, véritable numéro deux. Mais il y avait aussi le grand chevecier (finances), le grand sacristain (habillement), le chantre, (trésor, musique, livres et autels), le maître de l'œuvre (entretien des bâtiments), l'aumônier (dons aux pauvres et hôpital) ... Sans oublier

(y compris l'eau des fontaines qu'il fallait dégeler en hiver) et très occupé à la fin de l'été lorsqu'il lui fallait non seulement surveiller les vendanges des vignes appartenant à l'abbaye autour de Limoges mais aussi envoyer un certain nombre de moines prélever la dîme, c'est-à-dire le dixième de toutes les autres vendanges alentours.

C'est en septembre, justement, après quatre ans

de maladie et vingt-quatre ans d'abbatiat, que mourut

les deux cellériers : celui des cuisines Isembert, entouré de son supérieur l'abbé de Cluny chargé des solides, celui du vin et de la plupart des prieurs dépendants de Saint-Martial, chargé des liquides venus spécialement l'honorer et surtout lui choisir un successeur aussi compétent. Le jour de ses funérailles, « une multitude d'hommes et de femmes entrèrent en foule dans le cloître, selon l'ancienne coutume qui se pratique aux funérailles des abbés » (21). Parmi eux sans doute, « les 200 pauvres auxquels il donnait des aumônes et les 300 auxquels il donnait du pain » (22).

DANS LE SCRIPTORIUM

LA FABRIQUE DES TRÉSORS ENLUMINÉS DE SAINT-MARTIAL



ce qui lui semblait valoir la peine

d'être noté) dans les marges des livres confiés à sa garde.

Martial a pu être conservé), reste sur place : à la sacristie pour les

livres de messe, au réfectoire

Bernard Itier écrit sa chronique dans les marges des livres dont il a la garde

leur manuscrit, là une syllabe, là un verset, ce qui rendait ensuite la lecture incompréhensible. Démon spécialisé, Titivillus était prioritairement chargé de tourmenter ces mauvais copistes et d'établir la facture de leurs graves manquements en vue du règlement de comptes final au Jugement dernier. On ne plaisantait donc pas avec le respect des sources et à Saint-Martial sans doute encore moins qu'ailleurs, tant le prestige de l'abbaye et des productions manuscrites de son scriptorium (nom latin de l'atelier où les manuscrits étaient recopiés) était grand.

Tout dépendait cependant du sujet puisqu'on sait qu'Adémar de Chabannes (voir pages 22 et 23) est fameux pour « l'extraordinaire collection de faux » manuscrits qu'il a fabriqués afin d'imposer la thèse hardie selon laquelle saint Martial était un apôtre direct du Christ. Mais quand il ne s'agissait pas de l'apostolicité de saint Martial, Adémar faisait, comme les autres, très sérieusement son métier de chroniqueur, une spécialité prisée dans les grandes abbayes, où l'on savait souvent mieux qu'ailleurs ce qui se passait aux quatre coins de l'Occident grâce aux échanges constants avec les autres abbayes et les voyages fréquents auprès des puissants ou du pape.

Un bon chroniqueur, puisqu'il était aussi copiste, commençait alors généralement par copier une chronique déjà écrite et relatant l'histoire du monde jusqu'à son temps, parfois en la corrigeant de ce qu'il avait appris par ailleurs.
Arrivé à son époque, il relatait ensuite tout ce qu'il avait vu ou dont il avait entendu parler avec toujours un point de vue bien affirmé sur les évènements, qui devaient avoir un sens, être le châti-

ment ou la récompense d'actions précédentes. Ainsi firent donc Adémar de Chabannes et les autres chroniqueurs de Saint-Martial grâce auxquels nous en savons beaucoup plus sur le Limousin que sur beaucoup d'autres régions du duché d'Aquitaine ou du royaume de France du 11e au 13e siècles.



UN STYLE, DES STYLES Le style évolue vite comme en témoigne cette même initiale « Q » entre le début du 11^e siècle et le 13^e siècle. Un style aux « colorations vives assurées par des tons saturés » (23) qu'on retrouve dans les rares exemples de peinture murale romane en Limousin.

L'ATELIER DES MOINES COPISTES

Le chroniqueur Adémar de Chabannes indique à un jeune moine 3 la bonne façon de tracer ses lignes sur le parchemin, une tâche que l'on confiait aux débutants. Les moines un peu plus expérimentés se chargent des écritures et des partitions, les plus talentueux décorent les manuscrits de leurs merveilleuses initiales enluminées et décorations de toutes sortes.



DES MUSICIENS D'AVANT-GARDE

POURQUOI SAINT-MARTIAL EST UN NOM QUI COMPTE

i notre abbaye a donné son nom à une époque de la musique médiévale (la période de Saint-Martial), c'est d'abord grâce à sa collection de manuscrits et surtout à leur vente en bloc au 18e siècle qui a permis de conserver à la Bibliothèque nationale un ensemble très riche et d'avoir ainsi un aperçu unique sur ce que l'on chantait dans les églises et les abbayes aquitaines du 11e au 13e siècles. Mais Saint-Martial tient aussi une place de choix dans la musique médiévale par sa créativité musicale, une créativité dont certains spécialistes attribuent l'origine à l'opération d'apostolisation de saint Martial dont le plus actif promoteur fut cet Adémar de Chabannes que nous avons déjà rencontré plusieurs fois au fil de ces pages.

Bien qu'officiellement basé à Saint-Cybard d'Angoulême, Adémar était comme chez lui à Saint-Martial où il avait fait ses études sous la direction de son oncle, le chantre Roger. Le chantre d'une abbaye était son *ministre de la musique*, une tâche capitale et qu'on ne pouvait confier qu'à des spécialistes aguerris.

pliquer l'un des multiples talents d'Adémar qui avait sans doute appris aux meilleures sources l'art de la composition. Trois des manuscrits musicaux que nous avons conservés sont certainement de sa main dont le fameux tropaire de 1028 (voir ci-dessous), avec des créations originales qui montrent son très bon niveau.

Niveau dont il put faire la preuve ce 3 août 1029 qui fut à la fois son jour de gloire et le début de sa chute (voir page 22) : avec l'accord de l'abbé Odolric de Saint-Martial et celui de l'évêque de Limoges Jourdain, c'est en effet ce jour-là qu'Adémar de Chabannes introduisit à Limoges la nouvelle liturgie entérinant l'apostolicité de saint Martial. À l'abbaye, tout au long de l'office journalier dans le chœur flambant neuf dont la dédicace avait eu lieu quelques mois auparavant (le 18 novembre 1028), il s'agissait de ne pas dérouter des moines qui pratiquaient les mêmes mélodies depuis des décennies et les changements furent principale-

ment textuels pour expurger les chants de

toute mention d'un saint Martial « évêque »

et rajouter des mentions explicites qu'il avait surtout été « apôtre » et familier du Christ. À la cathédrale, devant un certain nombre d'autorités ecclésiastiques venues pour l'occasion mais aussi un grand concours de peuple, Adémar put se lâcher musicalement et offrit une messe d'avant-garde

siècle et non un évêque
du 3º ou du 4º siècle. On
pense même que c'est
Adémar qui a gratté
toute la fin de ce chant
② car elle faisait trop
explicitement mention
de l'apôtre saint Jean,
ce qui aurait pu faire de
l'ombre à saint Martial.
Au dessus des tropes,
la mélodie est indiquée nar les

Au dessus des tropes, la mélodie est indiquée par les « neumes », des proto-notes créées à partir du 10^e siècle en s'inspirant des accents grammaticaux. En Aquitaine et donc à Saint-Martial, on les perfectionna entre autres avec les premières portées (uniques) tracées à la pointe sèche et à peine visibles ici. Par exemple, les 3 points sur le « to » de « sanctorum » sont le « climacus », un neume représentant trois notes (ou plus) descendantes.

LES TROPES ET LES NEUMES

Cela pourrait bien ex-

À Saint-Martial comme ailleurs entre 10^e et 13^e siècle, on chantait beaucoup de « tropes », des variations intercalées entre les paroles des chants liturgiques. Le trope ci-dessus est le « 0 gloria sanctorum » (0 gloire des saints) qui venait s'intercaler dans le « Gloria » dont les paroles, connues de tous, étaient elles simplement signalées par des initiales : ici le « L » • à la fin du premier verset signifie « Laudamus te » (Nous te louons). La particularité de ce tropaire (recueil de tropes) est qu'il a probablement été réalisé à Saint-Martial en 1028-1029 par Adémar de Chabannes lors du grand remue-ménage liturgique nécessité par la reconnaissance officielle que saint

Martial était un apôtre du 1er

où « le texte chanté recule en arrière-plan et des traits purement musicaux prédominent » selon James Grier, spécialiste américain de musique médiévale. Selon Grier, « Adémar de Chabannes a créé un moment musical extraordinaire où le texte chanté devient absolument inaudible, où le public est forcé de ressentir la musique comme musique, comme mélodie. (...) Il est possible qu'il ait créé ce morceau pour le chanter luimême pour que lui, l'architecte en chef de ce culte apostolique, compilateur et compositeur de cette liturgie apostolique, puisse s'avancer, comme c'était le cas, au centre de la scène et défendre devant son public la théorie, aussi absurde et fausse soit-elle, de l'apostolicité de saint Martial » (24) ...

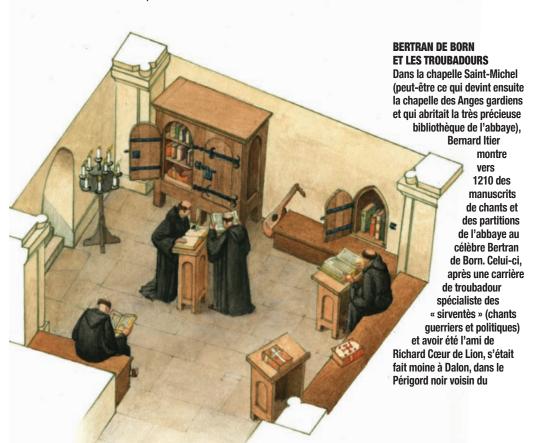
Dans l'un de ses derniers sermons prononcé en 1033, Adémar s'étend sur l'une
de ses autres (et nettement plus utile) marottes :
la paix de Dieu. Il s'agissait de forcer les chevaliers
et seigneurs à respecter des trêves dans leurs guerres
et leurs pillages et de punir d'excommunication tout
contrevenant : Adémar, pour terroriser ceux-ci,
énumère les mesures de représailles prises récemment par l'Église dans des seigneuries entre Poitiers
et Angoulême : « Les cadavres gisaient çà et là non enterrés, nourriture pour les oiseaux de l'air et des bêtes de la

Le jeune Adémar apprend le chant avec son oncle.

rière-plan prédomialistre le.
innes ordibisolubrocé
nusique, e qu'il tert luien chef
eur
posc'était éfendre
ji
nostolicité

nons prod sur l'une
si su'ile) marottes :
forcer les chevaliers
rêves dans leurs guerres
excommunication tout
errorriser ceux-ci,
sailles prises récemterre.... » Et surtout, surtout, ce qui devait sembler le

terre... » Et surtout, surtout, ce qui devait sembler le plus affreux à un musicien comme Adémar : « Le silence remplissait les églises où le clergé récitait l'office divin silencieusement » (25), sans chants d'aucune sorte ...



Limousin, depuis la fin du siècle précédent. Les correspondances sont nombreuses entre la musique des liturgies religieuses aquitaines (chantées en latin) et celle des troubadours limousins (chantée en occitan) qui ont connu leur apogée toutes les deux entre 12^e et 13^e siècles. Un peu plus tard, en 1215, Itier notera sobrement : « Une huitième chandelle a été placée sur le tombeau (de saint Martial) pour Bertran de Born ». Ce qui nous permet de savoir que celui-ci était mort un peu avant cette date.

L'ENTREPRISE SAINT-MARTIAL

MOTEUR DE L'ÉCONOMIE LIMOUGEAUDE

l'origine de nombreuses abbayes, il y avait le désir de certains religieux de se retirer du monde et d'éviter ses tentations, qu'elles soient charnelles, politiques mais aussi économiques. Rien de tout cela avec Saint-Martial puisque, dès sa fondation au 9º siècle, l'abbaye dispose d'une importante source de revenus grâce aux reliques du saint évêque et aux nombreux pèlerins qui viennent les approcher. Une importante source de revenus qui peut expliquer en partie l'âpreté des conflits jusqu'à la fin du 11º siècle concernant le contrôle de l'abbaye.

Saint-Martial est donc aussi, dès l'origine une entreprise économique et une partie de son succès peut être attribuée à l'habitude qu'avaient ses moines de gérer des fonds importants ... dans une époque pour le moins troublée. Ainsi, on sait que l'abbaye, en plus d'avoir subi un certain nombre d'incendies dévastateurs, s'est plusieurs fois fait dérober par les puissants locaux ou de passage tout ou partie de son trésor, c'est-à-dire ses objets de culte précieux offerts par des fidèles ou commandés à grand prix, une sorte de capital en liquide jalousement gardé. Et que chaque fois, assez rapidement, l'abbaye a surmonté ces désastres et reconstitué ce trésor, témoignage clair à la fois d'une activité qui ne se dément pas et d'une gestion avisée. Des revenus qui, au fur et à mesure des legs et dons, se sont aussi accrus d'une multitude de biens fonciers et immobiliers, de droits et bénéfices à Limoges et ailleurs : un important patrimoine qu'il fallait constamment contrôler et valoriser grâce au travail des nombreux paysans et employés,

sans parler des familiers, les laïcs qui travaillaient tous les jours à l'abbaye elle-même et dans ses nombreux prieurés extérieurs pour subvenir aux besoins des moines déjà suroccupés par leurs tâches d'organisation et de prière. C'est cet enrichissement mécanique de l'abbaye (que l'on peut constater au milieu du 13e siècle avec l'architecture luxueuse des nouveaux bâtiments conventuels) qui peut expliquer aussi le déclin qui va suivre : trop absorbés par leurs tâches matérielles, les moines perdent peu à peu le feu sacré qui les animait. Et la société qui les entoure réduit dans les mêmes proportions sa générosité envers l'abbaye autour de laquelle s'est

constituée la ville.

LIMOGES, CAPITALE DE L'ÉMAIL ET DE L'ORFÈVRERIE

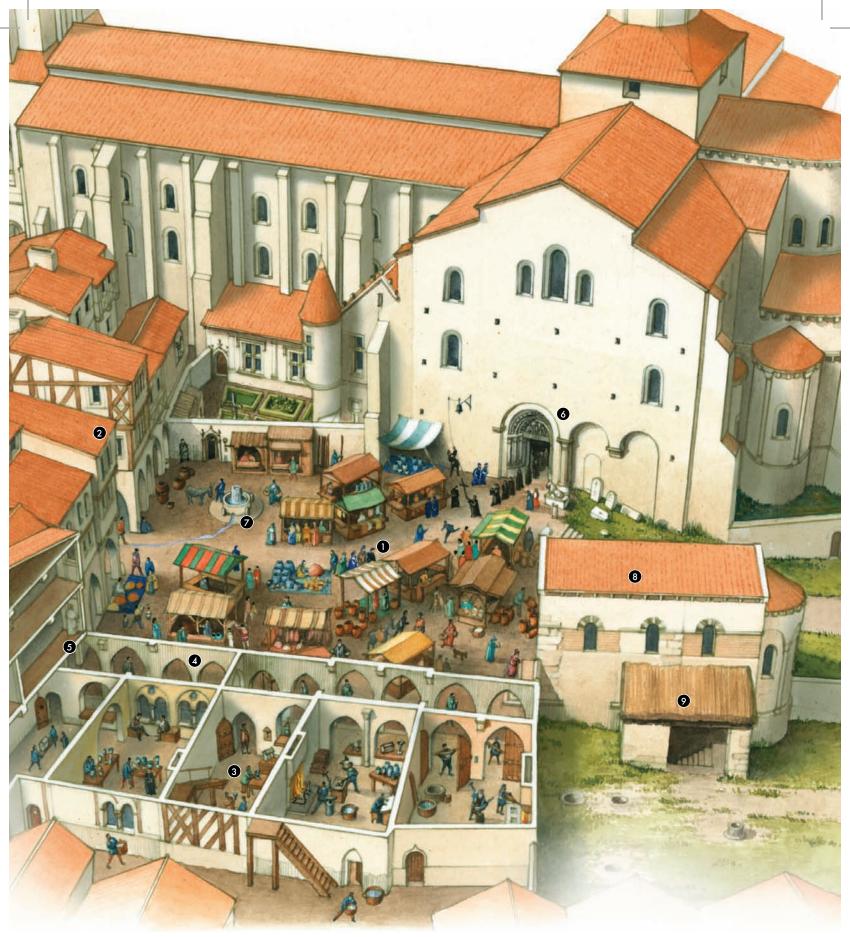
C'est dans la première moitié du 12e siècle que Limoges devient la capitale européenne de l'industrie de l'émail, tellement identifiée à la ville que la technique développée ici, celle de l'émail champlevé (on « champlève » ou creuse des plaques de cuivre pour y déposer ensuite la poudre de verre) sera vite appelée « œuvre de Limoges ». Les nombreux émailleurs limougeauds, peut-être installés entre le Château et la Cité à cause de la dangerosité de leurs fours, fabriquent principalement des objets du culte : châsses pour les reliques (l'abbé Isembert a peut-être lancé l'activité en commandant « au moins deux châsses importantes » (26)),

La pi

croix,
crosses, bassins,
encensoirs pour les abbayes
et églises de la double ville,
du diocèse et bien au-delà.
Le succès limougeaud tient
principalement à trois causes.

La première est que le milieu physique était favorable : à part le cuivre, on trouvait facilement toutes les matières nécessaires sur place. La deuxième est que le marché était porteur : la société s'enrichissait mais était tourmentée par son salut, ce qui faisait affluer les dons aux églises et monastères et donc les commandes aux orfèvres, d'autant plus dans

une ville très fréquentée par les pèlerins, siège d'une abbaye prestigieuse, et où les ducs d'Aquitaine (bientôt rois d'Angleterre) passaient souvent. La troisième est l'avantage concurrentiel : en plus de fabriquer des produits innovants et moins coûteux grâce à l'usage du cuivre (et non de l'or ou de l'argent), les orfèvres limougeauds travaillaient dans un environnement stimulant, tout près des excellents enlumineurs de Saint-Martial, ce qui peut expliquer l'originalité de leurs figures, Saint-Martial qui. en plus de battre monnaie (les « barbarins », des deniers à l'effigie du saint barbu), a dû aussi compter quelques orfèvres à demeure comme le moine Gaubert (qui refait la « crypte dorée » brûlée en 974 puis fabrique une statue en or) ou Guillaume La Conche qui semble avoir réalisé une girouette émaillée pour remplacer celle que la tempête avait fait tomber du clocher l'avant-veille de la Saint-André 1215 (27).



LES MARCHANDS DE LA PLACE DE LA CLAUSTRE

C'est au plus tard au début du 13º siècle que l'abbaye crée sur son flanc sud un espace commercial ① avec une place pour les « taules » (tables, en occitan) des marchands en plein air et deux rangées de maisons à arcades ② (dont on peut encore voir quelques

façades près de la rue de la Courtine) typiques des boutiques bordant les marchés avec espaces de travail ou de stockage au rezde-chaussée ③ espace de vente sous les arcades ④ logement à l'étage ⑤. Le but, en plus de favoriser l'activité, était sans doute d'aider au financement des très importants travaux

de reconstruction des bâtiments conventuels au nord de l'abbatiale.

La place, d'abord appelée des « nouvelles taules », sera ensuite celle « de la Claustre » (nom occitan du cloître mais aussi de l'espace clos de l'abbaye). Le lieu était d'autant plus intéressant commercialement que c'était par le portail Saint-Jean ③
qu'entraient les pèlerins. Une
fontaine permettait d'abreuver
les bêtes ②. Lors des fouilles de
2012(28) on a retrouvé contre
la chapelle de la Courtine ③
un cellier ② peut-être bâti par
l'abbé Isembert Escoblart.



DU DÉCLIN À LA DISPARITION

LES DERNIERS SIÈCLES DE L'ABBAYE

'histoire des bâtiments est un résumé de l'histoire tout court : si les chantiers de construction et de reconstruction se sont arrêtés définitivement à Saint-Martial à partir de la deuxième moitié du 13e siècle, c'est que l'abbaye est alors entrée dans une longue période de déclin. Un déclin qui peut s'expliquer de bien des façons mais dont l'une des causes est bien identifiée : avec la fin des Croisades et la nouvelle concurrence des ordres mendiants (franciscains, dominicains), les fidèles ont arrêté à ce moment-là de faire des donations et, mécaniquement, le patrimoine de Saint-Martial, qui n'avait cessé de croître depuis le 9e siècle, a d'abord stagné puis lentement décru.

Ce changement a eu des effets presque immédiats : dès la fin du 13e siècle, les conflits s'exacerbent avec le vicomte, les habitants et les autres communautés religieuses de Limoges (chanoines de la cathédrale, moines de Saint-Martin et Saint-Augustin) et l'abbaye connaît une banqueroute en 1290 lorsqu'elle ne peut rembourser sa dette à des marchands de Florence qui poussent le pape à l'excommunier ... Après une décennie très difficile (abandonnés par leur abbé, les moines manquent de mourir de faim en 1294), l'abbaye se refait une santé au début du 14e siècle grâce à la générosité des prélats occitans de la papauté avignonnaise. Mais la guerre de Cent Ans, qui dévaste

durablement le Limousin, va entraîner un déclin irrémédiable : Saint-Martial perd tout rôle politique en 1371 (fin de la suzeraineté sur le Château de Limoges), quitte l'ordre de Cluny en 1387 et se retrouve au milieu du 15e siècle avec seulement une trentaine de moines qui ne tiennent plus trop à vivre ensemble et ont

bien du mal à assurer les multiples services qu'on leur demande. Les abbés sont la plupart du temps absents et gèrent l'ensemble comme une propriété privée, ainsi de la famille Jouviond qui accapare le poste à son profit pendant un siècle et demi. En 1535, l'abbé Mathieu Jouviond obtient du pape Paul III la sécularisation de Saint-Martial: l'abbaye « où l'esprit monacal avait presque totalement disparu »(29) est transformée en collégiale avec 20 chanoines au service allégé et vivant chacun de leur côté. Les bâtiments

ce qui n'empêche pas les abbés de continuer avec acharnement leur lutte de préséance avec l'évêque de Limoges jusqu'en plein 18e siècle.

conventuels sont désaffectés et loués,

LA VENTE DE LA BIBLIOTHÈQUE

Comme l'abbaye avant elle, la collégiale Saint-Martial a des finances en piteux état et doit improviser constamment pour parvenir à payer ses fournisseurs. La prestigieuse bibliothèque constituée pendant l'âge d'or des 10e-13e siècles intéresse grandement les érudits du royaume mais n'a qu'une utilité limitée pour les chanoines qui tentent une première fois de la vendre en 1669 lorsqu'ils la proposent à Colbert. Le ministre refuse lorsqu'il apprend le prix demandé, bien trop élevé. L'affaire se conclut finalement en 1730 et les près de 200 manuscrits encore lisibles sont vendus à la Bibliothèque du Roi pour 5 000 livres (soit environ 11 années de salaire pour un ouvrier agricole de l'époque). Sans cette vente,

qui permit à la future
Bibliothèque Nationale
de disposer de l'une des rares
bibliothèques monastiques
encore à peu près complètes
(et de la restaurer à temps),
les manuscrits de Saint-Martial
auraient sans doute disparu
dans la tourmente révolutionnaire
quelques décennies plus tard.

LES PREMIÈRES DESTRUCTIONS AU 18^E SIÈCLE

La galerie sud du cloître étant déjà partiellement ruinée faute d'entretien, les chanoines, « par peur de les voir s'écrouler un jour sur les maisons voisines » (30) obtiennent en 1746 la permission de détruire l'ensemble des bâtiments conventuels dont ils ne voient plus la nécessité puisqu'il n'y a plus de monastère : cela commence par le magnifique réfectoire gothique qui servait depuis longtemps d'entrepôt, l'aile ouest et les galeries attenantes. L'aile du chapitre est conservée car elle sert de grenier à grain. En 1752, la flèche du clocher est remplacée par un « couronnement bizarre » en forme de « réchaud ».

LA VENTE ET LA DESTRUCTION TOTALE DE 1791 À 1807

De plus en plus endettée et ne survivant que grâce aux emprunts, la collégiale Saint-Martial avait déjà failli être supprimée sur demande des chanoines de la cathédrale en 1786. La suppression définitive intervint quatre ans plus tard, le 29 novembre 1790, la Révolution ayant interdit

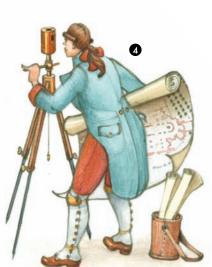
toute communauté religieuse. La commune du Château de Limoges fut invitée à récupérer la châsse des reliques de saint Martial, ce qu'elle fit le 17 décembre suivant en la déposant dans l'église Saint-Michel des lions (où elle est encore aujourd'hui proposée à la vénération des fidèles) « puisque des circonstances auxquelles tout bon citoyen se fait gloire de céder accélérèrent la suppression de ce temple que le temps même aurait bientôt détruit ». Le reste, c'est à dire les murs, les autels, les sculptures furent vendus à des démolisseurs qui mirent l'essentiel de l'abbatiale à bas de 1791 à 1794 3 Le clocher est détruit à partir de 1797 et les restes encore debout arasés en 1807 pour permettre la création d'une grande place.



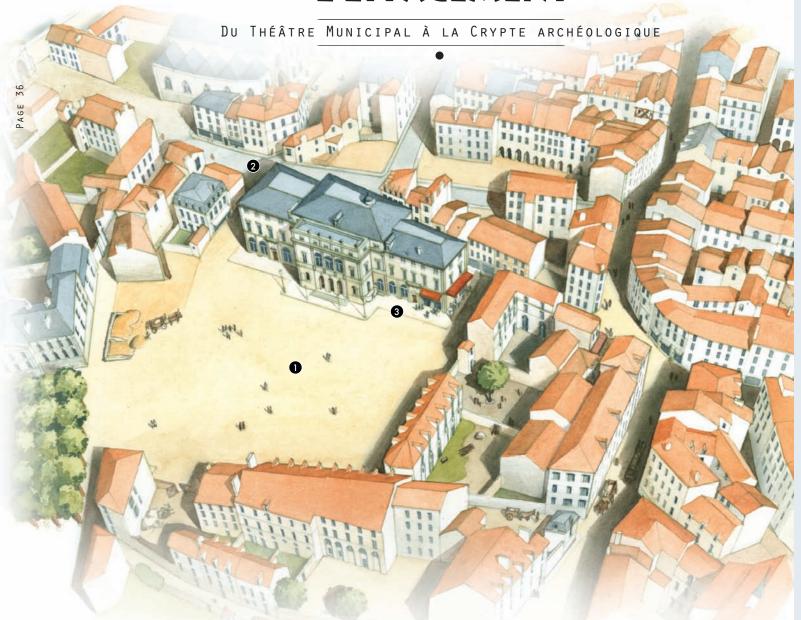
TROIS TÉMOIGNAGES ESSENTIELS

En 1807 donc, il ne reste plus rien de visible de l'ancienne abbaye de Saint-Martial et les quelques fouilles archéologiques depuis 1960 n'auraient permis de s'en faire qu'une idée très limitée sans 3 témoignages essentiels que nous devons au 18º siècle : D'abord deux dessins anonymes de l'abbatiale réalisés en 1726 pour accompagner une description du tombeau du cardinal d'Aigrefeuille (alors dans le chœur). Grâce à cette coupe longitudinale et cette vue du chœur, on a une idée de l'allure générale du bâtiment.

de Limoges commandé par Turgot (alors intendant du Limousin) et réalisé entre 1765 et 1768 par le géomètre Pierre Tresaguet . Grâce à lui, on connaît le détail au sol de l'intérieur de l'abbatiale et la disposition exacte des autres bâtiments. Enfin le plan « très approximatif du point de vue topographique mais apportant des indications très précieuses sur l'organisation de l'espace liturgique, l'emplacement des autels et celui des tombeaux » (31) dessiné en 1784 par l'abbé Martial Legros l'un des derniers chanoines de Saint-Martial.



L'EFFACEMENT





LA PLACE

Le grand espace libéré par la destruction de la collégiale
(appelé pour commencer place Saint-Martial ou des Baraques puis place Royale, enfin place de la République) fut d'abord traversé par une simple rue
(plus tard baptisée Saint-Martial) reliant la rue du Clocher à l'église Saint-Pierre du Queyroix.

SON THÉÂTRE ...

La première tentative d'organisation de cet espace date du règne de Louis-Philippe : un grand Théâtre Municipal vint occuper le côté sud de la place Royale pour remplacer la trop petite salle de spectacle voisine des Récollets (place de l'Ancienne Comédie), qui avait

elle-même remplacé en 1794 celle du Jeu de paume (rue Banc Léger) détruite en 1790 par un incendie. Le chantier, commencé en 1835, permit de retrouver quelques restes de l'abbaye (comme la pierre tombale du chantre Roger ou le tombeau de Tève le duc) mais détruisit définitivement une partie de la crypte et des fondations de l'abbatiale. Inauguré le 27 mars 1840, le théâtre se révéla vite lui aussi trop petit avec ses 800 places. Rebaptisé Salle Berlioz, il fut désaffecté puis finalement détruit en 1953. La municipalité avait d'abord pensé à une reconstruction au même endroit (sous la forme d'un « théâtre-cinéma ») mais opta finalement pour le nouvel Opéra-Théâtre, conçu par

Pierre Sonrel à l'emplacement de l'ancien Cirque-Théâtre municipal et inauguré en 1963.

... ET SES CINÉMAS

Le quartier était marqué par les spectacles puisque c'est rue de la Terrasse qu'eut lieu le 2 juillet 1896 la première projection de cinéma à Limoges et place de la République que fut installée l'une des principales salles de la ville, Les Nouveautés (Nouveautés Palace en 1921 puis Rex en 1929 et Star après la reconstruction complète du pâté de maisons avec le supermarché Monoprix en 1957) puis le Cinémonde en 1937 (le Club de 1955 à sa fermeture en 1963).

Un édifice en bois, le Casino-Théâtre, occupa même dans les années 1900 l'angle nord-est de la place.

LE PARKING ET LA CRYPTE ARCHÉOLOGIQUE

La Salle Berlioz détruite, la municipalité lança les travaux du parking souterrain qui provoquèrent les premières campagnes de fouilles de 1960 à 1974, permettant la redécouverte du sépulcre de saint Martial, l'installation de la Crypte archéologique et des avancées majeures dans notre connaissance de l'ancienne abbaye de Saint-Martial.

RÉALITÉ AUGMENTÉE

L'ABBAYE DANS LA LIMOGES D'AUJOURD'HUI

our voir à quoi pouvait ressembler l'abbaye de Saint-Martial in situ, rien de plus simple : il suffit de prendre cette publication et de se rendre aux points de réalité augmentée que nous avons représenté dans les pages suivantes. Placez la photo en correspondance avec la réalité visible aujourd'hui, puis regardez le dessin : vous verrez alors toute la place prise par l'abbaye médiévale dans la ville actuelle.

Les 5 points qui vous sont proposés :

Point 1: Intersection de la place Fournier et du passage Saint-Nicolas.

Point 2 : Nord-est de la place de la République.

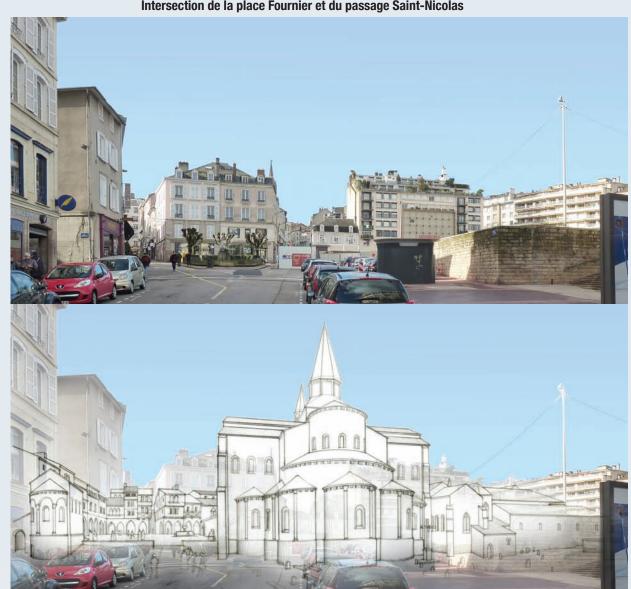
Point 3 : Intersection de la rue Jean-Jaurès

et de la rue du Consulat.

Point 4 : Ouest de la rue Saint-Martial. **Point 5** : Rue Saint-Martial à l'entrée de la place de la République.



Point 1 : Intersection de la place Fournier et du passage Saint-Nicolas





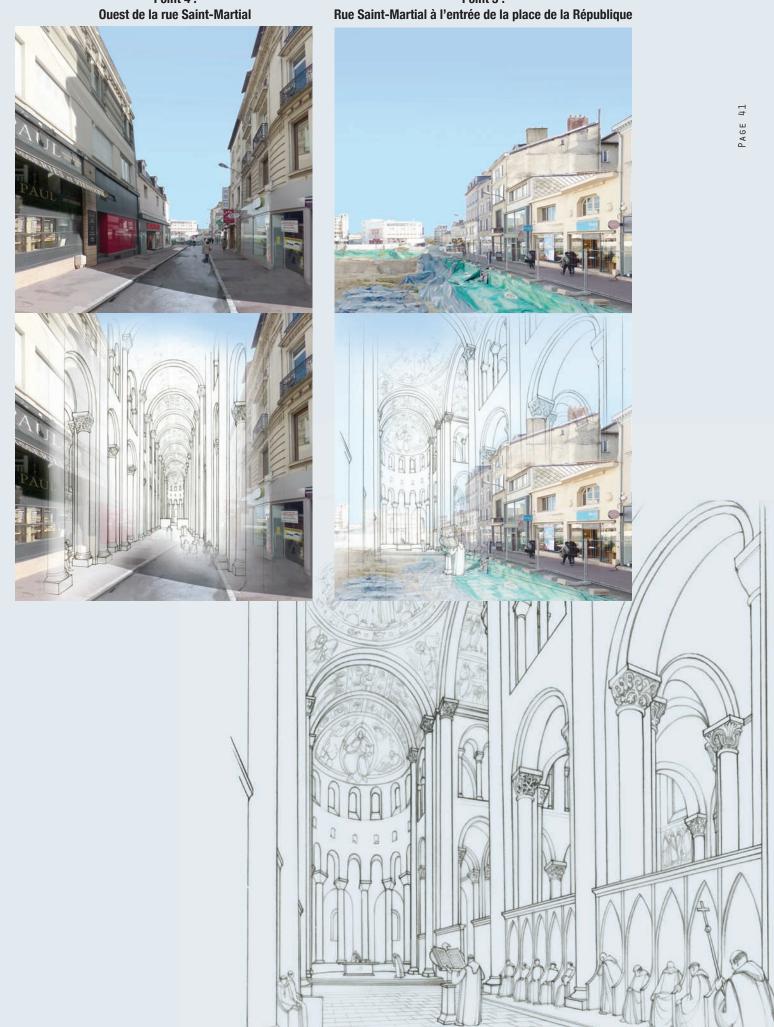
Point 2 : Nord-est de la place de la République



Point 3 : Intersection de la rue Jean-Jaurès et de la rue du Consulat

Point 4 : Ouest de la rue Saint-Martial





NOTES

- I LOUSTAUD, La crypte Saint-Martial, p.88.
- 2 LOUSTAUD, La crypte Saint-Martial, p.88.
- 3 LOUSTAUD, La crypte Saint-Martial, p.88.
- 4 LOUSTAUD, La crypte Saint-Martial, p.88.
- 5 LOUSTAUD, COURAUD, D'autres mausolées, p. 145.
- 6 LOUSTAUD, La crypte Saint-Martial, pp.89 et 90.
- 7 LOUSTAUD, La crypte Saint-Martial, p.76.
- 8 LOUSTAUD, La crypte Saint-Martial, p.80.
- 9 **LOUSTAUD**, La crypte Saint-Martial, p.80.
- 10 LOUSTAUD, COURAUD, D'autres mausolées, p. 135.
- II AUBRUN, L'ancien diocèse de Limoges, p.95.
- 12 ÉVEHA, Crypte Saint-Martial de Limoges.
- 13 **BOYER**, Hypothèses au sujet de la basilique carolingienne du Sauveur, pp.73 à 77.
- 14 **PÉROUAS**, Histoire de Limoges, p.98.
- 15 **LHERMITE**, L'invention architecturale, p.318.
- 16 **VERGNOLLE**, L'abbatiale du Sauveur
- et les « églises de pèlerinage », p. I 30.
- 17 **SAINT BENOÎT**, 59, 1.
- 18 **GEOFFROY DE VIGEOIS**, 69, p. 125.
- 19 **DAVRIL, PALAZZO**, La vie des moines, p.86 (extrait des Coutumes de l'abbaye de Fleury).

- 20 GEOFFROY DE VIGEOIS, 69, p. 125.
- 21 **GEOFFROY DE VIGEOIS**, 69, p.124.
- 22 Commemoratio, p. 15.
- 23 **SPARHUBERT**, Limoges et Saint-Martial:
- un foyer original de la peinture murale romane?, p.347.
- 24 GRIER, An Urbane Fraud, p.467.
- 25 CALLAHAN, Adémar de Chabannes
- et la paix de Dieu, p.34.
- 26 BOYER, Les devants d'autel d'orfèvrerie
- de Saint-Martial, p.41.
- 27 BOYER, Reliquaires et orfèvrerie
- à Saint-Martial, pp.44 et 48.
- 28 ÉVEHA, I rue de La Courtine, p. 12.
- 29 LASTEYRIE, L'abbaye de Saint-Martial
- de Limoges, p. 169.
- 30 **LASTEYRIE**, L'abbaye de Saint-Martial
- de Limoges, p. 190.
- 31 **VERGNOLLE**, L'abbatiale du Sauveur
- et les « églises de pèlerinage », p. 115.



Le projet de réaménagement conçu par l'agence "In situ"

ARTICLES ET OUVRAGES CITÉS

AUBRUN Michel, L'ancien diocèse de Limoges des origines au milieu du XIe siècle, Institut d'Études du Massif Central (Université de Clermont-Ferrand II) 1981. SAINT BENOÎT, Règle, traduction de l'abbaye de Scourmont. BOYER Jean-François, Reliquaires et orfèvrerie à Saint-Martial, Saint-Martial de Limoges, ambition politique et production culturelle (dir. Claude Andrault-Schmitt), CESCM 2006, pp.39 à 58. BOYER Jean-François, Les devants d'autel d'orfèvrerie de Saint-Martial de Limoges, des Carolingiens aux Plantagenêt, Cahiers Archéologiques Fin de l'Antiquité et Moyen-âge 54 (2011-2012), pp.33 à 48. BOYER Jean-François, Hypothèses au sujet de la basilique carolingienne du Sauveur du monastère Saint-Martial de Limoges, Bulletin de la Société Archéologique et Historique du Limousin, t. 143 (2015), pp.63 à 88. **CALLAHAN Daniel**, Adémar de Chabannes et la paix de Dieu, Annales du Midi, n°131 (1977), pp.21 à 43. Commemoratio abbatum lemovicensium basilice S. Marcialis apostoli, in Chroniques de Saint-Martial de Limoges (éd. H. Duplès-Agier) 1874. **DAVRIL Dom Anselme, PALAZZO Éric,** *La vie des moines* au temps des grandes abbayes, Fayard 2013. **ÉVEHA**, I rue de La Courtine (Limoges) : du mausolée antique à l'église Sainte-Marie-de-La-Courtine, Archéologie en Limousin n° I (2015), DRAC Limousin. **ÉVEHA**, Crypte Saint-Martial de Limoges (87), 2013. **GEOFFROY DE VIGEOIS**, Chronique,

traduction de François Bonnélye.

GRIER James, An Urbane Fraud: «: Limoges and Adémar de Chabanne's Apostolic Liturgy for Saint-Martial, 3 August 1029 », Saint-Martial de Limoges, ambition politique et production culturelle (dir. Claude Andrault-Schmitt), CESCM 2006, pp.455 à 467

LASTEYRIE Charles de, *L'abbaye de Saint-Martial de Limoges*, Picard 1901.

LHERMITE Xavier, *L'invention architecturale au XIIIe* siècle à Saint-Martial, Saint-Martial de Limoges, ambition politique et production culturelle (dir. Claude Andrault-Schmitt), CESCM 2006, pp.309 à

LOUSTAUD Jean-Pierre, La crypte Saint-Martial de Limoges : nouvelles pistes de recherche, Travaux d'Archéologie Limousine 2008 (tome 28), pp.71 à 96.

LOUSTAUD Jean-Pierre, COURAUD Raymond,

D'autres mausolées en grand appareil dans la nécropole à inhumations, place de la République à Limoges (fouilles 1966-1970), Travaux d'Archéologie Limousine 2015 (tome 35), pp. 135 à 148.

PÉROUAS Louis (dir.), Histoire de Limoges, Privat 1989.

SPARHUBERT Éric, Limoges et Saint-Martial: un foyer original de la peinture murale romane?, Saint-Martial de Limoges, ambition politique et production culturelle (dir. Claude Andrault-Schmitt), CESCM 2006, pp.345 à 356.

VERGNOLLE Éliane, L'abbatiale du Sauveur et les « églises de pèlerinage », Congrès Archéologique de France - Haute-Vienne 2014, pp. 115 à 140.



mustrauoris ein sita - cyrnie Ja



Directeur de la publication Guillaume Guérin Supplément de « Vivre à Limoges » $N^{\circ}126$ avril 2018

Une réalisation du Studio Différemment pour la mairie de Limoges : Jean-François Binet: conception générale, création de la 3D, édition, maquette. François Brosse: conception générale, conception de la maquette, création des esquisses, réalisation des dessins au trait. Jean de Saint Blanquat : conception générale, écriture des textes. Jean-François Péneau : mise en couleur des illustrations. Tous droits réservés, Studio Différemment, Mairie de Limoges.

Et pour leur aide précieuse, leur expertise et tout le temps qu'ils ont consacré au projet : Jean-François Boyer (CRIHAM), Jean-Pierre Loustaud (Université de Bordeaux), Hélène Mousset (DRAC Nouvelle-Aquitaine), Éric Sparhubert (CRIHAM) le Musée des Beaux-Arts de Limoges, et les services de la Ville de Limoges.

L'ensemble de cette publication (illustrations, textes...) est protégé par la législation française et internationale en vigueur sur le droit d'auteur et d'une manière générale sur la propriété intellectuelle et industrielle. Toute utilisation nécessite une demande préalable au Studio Différemment et à la Mairie de Limoges.



Organisation des Nations Unies la science et la culture



pour l'éducation, • DÉSIGNÉE VILLE CRÉATIVE ence et la culture . DE L'UNESCO DEPUIS 2017



L'ABBAYE DE SAINT-MARTIAL

Centre majeur de culture et d'innovation dans l'Aquitaine médiévale, l'abbaye de Saint-Martial a été totalement rasée à partir de 1791. Fouilles archéologiques et recherches historiques permettent aujourd'hui de mieux comprendre comment un mausolée gallo-romain est peu à peu devenu, en se transformant en prestigieuse abbaye bénédictine, le cœur d'une nouvelle ville active et industrieuse : la Limoges du Château avec ses moines (et leur abbé), ses artisans et ses consuls. Une histoire illustrée par de spectaculaires dessins créés à cette occasion, à lire et à



regarder pour découvrir et mieux comprendre le riche passé limougeaud.

